

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNEE. — No 870

MONTREAL, 5 JANVIER 1901

5c LHM No



La Nouvelle Année. — Composition de Edmond-J. Massicotte



MONTRÉAL, 5 JANVIER 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
12, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.Coup d'œil sur le Canada durant le
XIX^e siècle

Dans le cours du XIX^e siècle qui vient de finir, le Canada a passé par diverses phases politiques qu'il est peut-être intéressant de noter. Un travail aussi bref que celui que nous voulons écrire ne nous permet, il va sans dire, que de jeter un simple coup d'œil en arrière. Vouloir entrer dans les détails, nous entraînerait dans des longueurs qui nous forceraient à écrire des volumes.

Sans plus de préambule, remontons ensemble, si vous le voulez bien, jusqu'à l'époque de la cession du pays à l'Angleterre, afin de bien établir la filière des divers changements politiques dont le Canada a été le témoin intéressé. Alors, la population du Canada ne comptait que soixante cinq mille habitants, pauvres colons que la France venait d'abandonner dans un moment d'oubli.

Voilà le peuple, si nous pouvons nous servir de ce terme, qui venait d'être cédé aux Anglais et que ceux-ci devaient être appelés à gouverner.

Ils imposèrent d'abord le régime militaire, régime qui ne fut pas aussi autoritaire qu'il aurait pu l'être : les premiers administrateurs, règle générale, s'étant montrés modérés.

Il en fut ainsi pendant un certain temps, mais les rôles ne tardèrent pas à changer. Il vint d'Angleterre certains hommes qui, avec le désir d'angliciser tout ce qui avait été français jusqu'alors, ne craignirent pas de jeter le gant à la population et d'essayer de lui arracher ses droits, droits reconnus cependant par le traité de cession.

Alors, commença une lutte qui devait durer plusieurs années, lutte grande et belle, où l'on voit en lice, sur le terrain politique, un petit peuple contre la toute puissance d'un grand Etat.

En 1774, une loi impériale désignée sous le nom d'Acte de Québec, reconnut aux catholiques le libre exercice de leur culte et les dispensa de prononcer le serment du *test* ; de plus, elle définissait les limites de la province de Québec, rétablissait les lois françaises, dont l'usage avait été suspendu, et elle créait en même temps un conseil législatif qui ne devait se réunir, pour la première fois, que trois ans plus tard.

A la promulgation de cette loi, les Canadiens prirent plus confiance en leurs nouveaux maîtres, envers lesquels ils s'étaient montrés jusque-là très réservés. Ils en donnèrent une preuve en refusant de s'allier aux Américains, qui se soulevèrent, l'année suivante, contre l'Angleterre, et en défendant bravement le territoire, sous les ordres de sir Guy Carleton. En agissant ainsi, les Canadiens prouvèrent leur reconnaissance envers la métropole, qui venait de leur accor-

der une loi très équitable sous plus d'un rapport. Mais au point de vue économique, ils commirent une erreur. En effet, si le Canada, au lieu de prendre faits et cause, pour la Grande-Bretagne, avait écouté les appels des Américains, il serait devenu partie intégrante de la grande république et aurait progressé tout également que les divers Etats qui forment actuellement l'Union américaine. C'est indéniable, un gouvernement colonial, quelque libre qu'il soit, est une entrave au développement d'un pays.

A la suite de la rébellion des Etats-Unis et de la conquête de leur indépendance, un grand nombre de loyalistes anglais quittèrent le sol de la nouvelle république et vinrent habiter le Canada, surtout cette partie du pays qui devait former plus tard la province d'Ontario. Ces Anglais, réunis à ceux qui émigrèrent directement d'Angleterre, commencèrent à former le noyau d'une nouvelle population qui ne tarda pas à entrer en difficulté avec les premiers habitants du pays. Et ils furent aidés ouvertement, dans cette lutte, par plusieurs représentants du gouvernement britannique.

En face de cette animosité entre les deux factions de la population canadienne, le gouvernement anglais, craignant de perdre la possession du Canada, de même qu'il avait perdu celle des Etats-Unis, crut devoir intervenir, en 1791, en accordant une constitution à vues plus larges que la précédente. Par cette nouvelle constitution, le Canada était doté d'un gouvernement constitutionnel, calqué sur celui de la Grande-Bretagne, et il divisait le Canada en deux parties : le Haut et le Bas. Les deux provinces avaient droit chacune à un conseil législatif et à une chambre de députés élus par le peuple. Le gouvernement anglais, cependant, s'était réservé le droit de nommer les conseillers législatifs et en même temps il les déclarait irresponsables envers la chambre populaire. Ces deux restrictions des plus dangereuses devaient amener, dans la suite, les soulèvements de 1837 et 1838, qui eurent lieu dans les deux provinces, ainsi que nous le verrons plus loin.

Les gouverneurs, dépositaires de l'autorité anglaise, nommèrent donc les conseillers législatifs, et ses conseillers, pour la plupart, furent choisis parmi des hommes on ne peut plus mal disposés envers les habitants du pays. Soutenus par les gouverneurs, ils s'irrigèrent en maîtres, voulurent tout conduire à leur guise, et refusèrent, en plus d'une circonstance, de redresser les griefs dont on se plaignait.

En face de cette hostilité, les habitants du pays, Anglais comme Français, s'organisèrent pour la lutte. Tous réclamèrent le droit de dire leur mot dans le choix des conseillers et, en même temps, de forcer ces derniers de rendre compte de leur conduite à la Chambre.

Quelques-uns des gouverneurs soutinrent leurs conseillers avec toute la force dont ils pouvaient disposer. Sir John H. Craig alla jusqu'à suspendre le *Canadien* et à faire emprisonner son rédacteur qui avait déployé, suivant lui, trop d'ardeur dans la discussion. Heureusement, qu'il s'en trouva qui se montrèrent plus conciliants, tels que sir Georges Prevost et sir John Sherbrooke.

Pendant que ces démêlés se poursuivaient entre l'autorité et les Canadiens, une guerre éclata avec les Etats-Unis. Les Américains envahirent le Canada, par divers points. Devant ce péril que courait la colonie, sir Georges Prevost fit appel aux Canadiens pour repousser l'ennemi. Les Canadiens, de même qu'en 1775, répondirent à l'appel et, par des prodiges de valeur, ils repoussèrent les envahisseurs. Le traité de 1814 vint mettre un terme aux hostilités.

Ce nouveau service rendu à la couronne britannique ne tarda pas cependant à être oublié de même que celui rendu en 1775. Et les choses s'envenimèrent à un tel point qu'un premier mouvement séditionnel se produisit dans les deux provinces, d'abord en 1837 et ensuite en 1838. Il avait été principalement provoqué par le refus du vote des subsides. Parmi les patriotes qui prirent les armes, on vit non seulement des Français mais aussi des Anglais.

Sir John Colborne, qui tenait les rênes du pouvoir,

suspendit la constitution de 1791, et forma un conseil spécial composé de 22 membres dont 11 étaient Canadiens. Il fit diriger divers corps d'armée vers les endroits où les patriotes s'étaient réunis, et après les avoir défaits, il en fit emprisonner un grand nombre. Plusieurs moururent sur l'échafaud, tandis que d'autres furent exilés.

Lord Durham, qui succéda à sir John Colborne, changea la composition du conseil spécial en y faisant entrer presque entièrement de ses créatures. Ce gouverneur se rendit impopulaire auprès des Français, vu qu'il s'efforça de les angliciser et qu'il travailla à l'abolition de la constitution de 1791 et à l'union des deux Canadas. Il eut, cependant, un bon mouvement, c'est lorsqu'il amnistia la plupart des patriotes, retenus en prison, moins 24 d'entre eux. Cet acte d'humanité fut mal vu en Angleterre, et il fut rappelé.

En 1841, les deux Canadas furent réunis de nouveau par une loi passée au parlement anglais. Les deux provinces qui avaient eu, sous l'ancienne constitution chacune leur assemblée délibérante et leur conseil législatif, n'eurent droit ensuite qu'à un seul conseil législatif, dont les membres étaient encore nommés par la couronne, et à une chambre composée d'un égal nombre de députés pour les deux provinces. Cette nouvelle constitution accordait une chose pour laquelle les Canadiens avaient combattu depuis longtemps : la responsabilité des ministres envers la chambre.

Kingston fut d'abord choisi comme capitale et ensuite Montréal. Après 1849, les députés se réunirent alternativement à Toronto et à Québec.

Enfin, en 1867, la confédération du Canada fut formée et quatre provinces en firent d'abord partie : Québec, Ontario, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle Ecosse. En 1870, le Manitoba, province formée à même le territoire acheté, quelques années auparavant, à la Compagnie de la Baie d'Hudson, entra dans la confédération. Ensuite entrèrent la Colombie Britannique (1871) et l'Île du Prince-Edouard (1873). Outre ces provinces, il y a actuellement le territoire du Nord Ouest. Chacune de ces provinces est gouvernée par un lieutenant gouverneur, nommé par le gouvernement fédéral ; elles possèdent une assemblée législative et la plupart un conseil législatif.

Le gouvernement central de la Confédération est à Ottawa, choisie comme capitale dès 1856 ; il se compose d'un gouverneur général désigné par le gouvernement anglais, de la Chambre des Communes et du Sénat. Les ministres sont responsables de la direction du pays. Toutes les provinces sont représentées à la Chambre et au Sénat, en proportion de leur population respective.

Les diverses fluctuations politiques se terminent donc, quant au XIX^e siècle, par un gouvernement fédératif. Le siècle prochain, il est indubitable, apportera un nouveau changement administratif. Sera-ce la fédération impériale, l'indépendance du pays ou son annexion aux Etats-Unis ? Nous l'ignorons encore : l'avenir en garde le secret.

Maintenant, on nous permettra de faire quelques réflexions sur le rôle joué par les Canadiens-français, dans le passé, et sur celui qu'ils doivent tenir dans l'avenir.

Dans le siècle qui vient de disparaître, les Canadiens-français ont eu sans cesse à lutter, sauf quelques moments de répit, contre l'élément anglais qui, d'ordinaire, s'est montré hostile à eux. Hâtons-nous de dire cependant, qu'il s'est trouvé des Anglais aux idées larges qui non seulement n'ont pas entravé la marche des Canadiens-français, mais, qui, au contraire, les ont aidés dans leur ascension. Mais, malheureusement, ceux-là sont l'exception.

En dépit de toutes les preuves de soumission fournies par les Canadiens-français, de l'aide généreuse qu'ils ont donnée pour la défense du territoire toutes les fois qu'il a été menacé, ils ont toujours été accusés de déloyauté envers la couronne britannique. Leur origine française et leur culte catholique ont toujours été mal vus de la part de leurs vainqueurs.

Et ces derniers ont mis tout en œuvre pour leur arracher leur droits, afin de pouvoir mieux les do-

miner. Nous regrettons d'avoir à dire ces choses, mais l'histoire est là pour le prouver.

D'ailleurs, pourquoi tous ces changements politiques au siècle dernier, si ce n'est dans le but de noyer l'élément français de la province de Québec, d'abord dans l'union des deux Canadas et, plus tard, dans la confédération de toutes les provinces ?

Il est donc du devoir des Canadiens-français, instruits par le passé, de se tenir unis pour préparer l'avenir. Ils ne doivent pas porter l'attaque chez leurs adversaires, car, dans un pays comme le Canada, peuplé de diverses races, l'harmonie doit exister. Si nous voulons former un grand peuple, mais ils doivent cependant, se tenir constamment sur la défensive ne jamais faire aucune concession qui serait de nature à compromettre les droits dont ils sont les dépositaires.

Guidés dans le passé par des hommes politiques tels que Papineau, Lafontaine, Morin, Cartier, Dorion, Loranger, Viger, Vallières de Saint-Réal, Chartier de Lotbinière, Chapleau, Mercier, Panet, et par des journalistes comme Bédard, Bibaud, Duvernay, Aubin, Cauchon, Parent, les Canadiens-français ont montré une énergie indomptable dans la défense de leurs prérogatives. Grâce à leur courage, ils ont gagné une à une toutes les libertés constitutionnelles pour lesquelles ils ont combattu.

Nous espérons donc les voir unis dans l'avenir, comme ils l'ont été dans le passé. S'ils continuent d'être unis, comme ils le sont maintenant, nous ne désespérons pas d'eux. Ils seront forts à la fin du XXe siècle comme ils le sont à la fin de celui-ci.

* * *

Maintenant, il nous reste à dire quelques mots du développement des lettres et des arts dans le XIXe siècle, quant à la province de Québec.

Depuis la cession du pays jusque vers le milieu du XIXe siècle, nous n'avons guère d'avancement à signaler sur le terrain des beaux-arts.

Et la cause en est en ce que toutes les insignes furent employées d'abord pour la conquête et à la conservation des droits politiques, une fois acquis.

Un autre cause qui entrava la marche du progrès dans ce sens, est le défaut de grandes maisons d'éducation où les sciences eussent pu être puisées. A la fin de ce siècle, il y a un progrès sensible sous ce rapport, et tout nous fait penser que dans un avenir prochain, nous pourrions fournir à nos jeunes gens l'instruction nécessaire pour développer les talents dont la nature les aura doués.

Crémazie, pour la poésie, et Garneau, pour l'histoire, sont les véritables créateurs de notre littérature nationale. Ils éclipsèrent tous leurs devanciers et longtemps ils servirent de modèles à leurs successeurs. Après eux sont venus plusieurs littérateurs remarquables, tels que Fréchette, Chauveau, de Gaspé, Faucher de Saint-Maurice, Lusignan, Marmette, Montpetit, Turcotte, Bues, Sulte, Clapin, Decelles, Fabre, Roy, Choquette, etc., etc.

Quant aux artistes, il faut se reporter jusqu'à une huitaine d'années en arrière pour en trouver dignes de ce nom. Nous avons maintenant plusieurs jeunes peintres de talents qui ne demandent qu'un peu d'encouragement du public, pour créer ici une école. Citons, au hasard, Fréchère, Larose, Beau, Saint-Charles, Gill, Leduc, Delfosse, Côté, Rapin.

Dans le dessin à la plume, nous avons Julien, le maître, Brodeur, Labelle, Massicotte et Savard.

L.-O. Hébert, est pour la sculpture, ce qu'ont été pour la littérature Grémazie et Garneau, c'est-à-dire qu'il en est le véritable créateur. L'œuvre qu'il nous offre est belle et elle ne peut que grandir encore. Il a aussi formé quelques élèves qui marcheront sûrement sur ses traces. On doit citer : Bourassa, Vincent, Gratton.

Comme la France doit une grande partie de la place qu'elle occupe au milieu des nations à l'encouragement qu'elle a toujours donné aux arts, nous espérons voir le Canada français, qui est son enfant, racine la même voie que sa mère et devenir sur le territoire libre de l'Amérique, le véritable propagateur des beaux-arts.

G.-A. DUMONT.

LE MATIN DU JOUR DE L'AN

—P'tit Louis ! p'tit Louis ! l'coq chante.
—Hein ?
—L'coq chante, j'te dis, y s'rait temps d'oir à nos chaussons.

—Oui, batêche ! oussqu'é l'mien ?
—Charche : tu dois saoir ousee tu l'as pendu ?
—Bon, l'v'là... si y en a, d'dans, d'affaires ! Tâte-moi lé don'... Ane cannette, un bâton, des noix, du raisin... Ah ben l'guiabe ! jusqu'à ane ciganne ! Ça, c'est chanceux !... Pi toé ?

—Moé tou.
—Om !... c'te belle p'tite paire de jonaux d'fer blanc, pour le p'tit ! c'te belle catin, pour la tounne !...
—Iou, mes tits jouaux !... iou, ma tite catin ?... Oune ! c'est ça, des tits riens tounneux ?

—Oui, c'est beau hein ?
—Vi... Qui és a deunnés ?
—Le p'tit Jésus.
—L'tit Zézus ?
—Evoù qu'y é, l'tit Zézus ?
—Dans l'ciel.

(Les époux)—Coût don', vieux ?
—Quoi'c' que ya, don' ?
—V'la les enfants d'boute, tu d'vrais te lever, pi aller les faire arrêter ; y vont tout metre sans sus d'sous ! Queu ravau !

—Avant ça, on va toujours ben s'la souhaiter ; c'est l'moins, on a l'jour de l'an qu'ane fois par année... Houm !... dieu, qu't'es-t-ane bonne vieille !
(Riant)—Tu peux l'dire. Faut être plusee que bonne, pour t'endurer.

—Dis-moi pas ça, jé vas t'embrasser encore... Sais-tu c'que j'te souhaite, vieille ?—Justement ce que nous souhaitait m'sieu le curé quand on s'est marié ; ane nombreuse famille.

—Tu t'en trouves pas encore assez, j'suppose ?
—Eh non ! j'voudrais remplir toute la maison.
—Ré tantant ! ah ! tu peux ben avoir des enfants tanants !... Va à la porte, ça cogne.

—Ça doit être les quèteux du village qui commentent leu tournée du jour de l'an... Aie, qu'à là ?
—C'est moé.

—Qui toé ?
—P'tit Tenne.
—Cré chien ! t'es ben matinal, sans r'proche ?

—L'fait ben, m'sieu Lâni, si j'veux ajeuer ma tournée avant la grand'messe. Faut l'gagner, nus autres, not'jour de l'an, si on veut l'acouir.

—Quoi'c'que tu prends ?
—Dame ! j'ai coutume de m'faire denner des œufs ou ben des coppes, mais à matin, j'ai envie d'faire comme tout l'monde, j'vas prendre un coup, j'compte ben.

—T'en es l'maite. Approche, on va prendre tous les deux. A ta santé, mon Tenne.

—A la vot', m'sieu Lâni ; ane hureuse... A c't'heure, vu la circonstance, je m'fie ben que vous m'en voudrez pas, si je m'en vais tout d'suite comme un sauvage hein ?... Eh ben ! au rouair et pi j'vous remercie, tout de bon, d'vos belles politesses.

—De rien, de rien, mon fissa.
(La femme)—Est-y parti ?
—Oui : y en d'sort.

—Eh ben ! vite habiller l's enfants, pi déjeuner avant qu'nos gens des concessions arrivent, parce qu'on pourra pas aller à la messe... V'nez nous souhaiter la bonne année, les petits enfants... Bonne... bonne... bonne, comme ça. Allez-vous être ben sages et obéissants à l'avenir ?

(Ensemble)—Oui, son père !... oui, sa mère !
—Tant mieux : on a hâte de voir ça. Changez-vous, à présent ; vous allez attrapper l'rhumme, à marcher nu-pieds su l'plancher.

—Nos chaussons sont tout pleins d'suc' !
—Mettez-en d'autres, vite ! vite !

(La femme)—J'vas mette la tabe tout d'suite ; vous mangerez comme vous pourrez, à mesure que vous s'rez parés ; autrement on ara pas faite la moiquié d'not' ouvrage avant qu'y arrivent.

(Le mari)—Non ! pour le sûr et certain, les v'la

déjà. T'entends pas la oéture qui rente dans la cour ?

—C'est pourtant vrai ! sainte mère des saints ! j'me sauve ; arrange toé avec.

(Pi ! pan ! pan !)—Quien ! bonjour, bonjour ! Quoi'c'que tu fais, don', Lâni ? es-tu veuf à matin ?

—M'en parlez pas ; ma femme a faite la paresse, pi alle é rien qu'après s'habiller.

(Elle, dans sa chambre)—Ah ! l'pauvre homme, qu'y é menteur !

—Eh ben, d'abord qu'alle é pas morte, c'é l'principal ; on va toujou. pouoir y souhaiter la bonne année encore ane fois. Ouayons, Mina, on va-t-y y aller ou ben si c'é toé qui va v'nir nous ouoir ?

—Entrez pas, entrez pas. Aie !

—Fallait répondre pus vite. Ac't'heure qu'oné, y on va y rester. Quand même qu'on t'dannera pas l'temps d'mette toutes tes fardoche ? Y a-t-y besoin de tout ça, pour s'embrasser ?... Allons, mon enfant, ane bienheureuse, pi du succès dans les entreprises, toé pi ton mari.

—Merci, vous autes pareillement... Janvier, mon vieux ?

—Quoi, sa mère ?

—Sors don' les beignes, pi la boisson, là. Faut prendre queuque chose ; parler, pi rien prendre, au jour de l'an, ça fait pas ; ça l'air trop pauvre.

—Eh ! ça fait belle lurette que tout est sorti. J'vous attends, moé.

—Ah ! ah ! ma p'tite, tu l'pensais pas si smatte que ça, j'sus ben sûr ?

(Souriant)—Cé pas ben aisé de l'penser smatte ; y l'é si peu souvent.

—Dis don' que c'é pas ben encourageant de l'être, non plus. J'en sus si peu récompensé... Hein ? là, j'te prends ?... Quoi'c'qu'on boé ?—du vin, d'la bière, d'la liqueur, du d'gine ou ben du whisky ?

—Pour moé, c'est un peu de d'gine.

—Du vin, s'y vous plaît.

—Toé aussi, p'tit Paul ?

—Oui ; merci, merci.

—Et toé, Mine ?

—Même chose que toé, son vieux.

—Ben moé, c'est du whisky.

—Moé aussi, un peu... bon !

—Allons, qu'y vous fasse pas d'mal.

—Vcus autes non plus ; salut !...
—Y é bon, vot' vin. C'est-y du vin qu'vous avez faite vous autes mêmes.

—Oui : c'est du vin d'vigne sauvage.

—C'é ben la meilleure. On n'n'a jamais bu d'ai bon d'not' vie ; mon Dieu, qu'y é bon !

—Goûtez don' à nos beignes, pour ouoir ?

Crab crapaud ! vous avez ben russi aussi ben que pour vot' vin ! y ont goût d'amande ! Ben, mon pauvre Janvier, t'as ane femme qu'é pas battue.

—Eh ! c'est tout simple ; c'é parce que c'é moé qu'y a montré.

—Finis, finis tes turlutages, mon beau capabe, pi habille-toé vitement pour la messe ; v'la les tintons qui sonnent. Si fallait qu't'arrives commencé, l'monde bavasserait qu't'as pris un coup d'trop. Tu sé, au jour de l'an, c'é remarqué, ça.

—Ma femme, c't'ane vraie ange garien, y a pas moyen de s'damner avec elle ; sis préouoit à toute, à toute, à toute.

(Souriant)—Y a ben pas moyen de s'damner avec toé, non plus, pauvre enfant, parce que ça f'rait déjà longtemps qu'je l'serais. File, file...

Vous r'viendrez toute après la messe, toujou ?

—Au oué !

WILFRID LAROSE.

L'avenir n'est pas une chose faite qu'il faille attendre, il faut savoir le créer soi-même.—MICHELET.

Colonisons. Chaque arpent de friche qui se transforme en pré fertile devient une nouvelle source de force nationale. Après la croix, ce fut la charrue qui conquiert ce beau et vaste pays à la civilisation. Nos ancêtres étaient des laboureurs et c'est par l'agriculture que le peuple canadien atteindra ses hautes destinées. Le sol, c'est la patrie.—J.-A. CHICOYNE.

Le docteur Santa Claus

PAR LE Dr CHOQUETTE

C'était une veille de jour de l'an et il neigeait.

Il tombait une de ces neiges à gros flocons, calme, reposée, douce, tranquille, descendant comme un pardon des infinis d'opale pour effacer chaque souillure, chaque tache sombre de la nature, en cette fin d'année qui s'en allait. Je n'avais vu cette neige que dans les tableaux jusque-là. Et comme on pare les morts pour les porter au tombeau, l'année mourante se purifiait dans ce virginal linceul.

...Une neige à gros flocons de cristal... exprès pour le père Nicholas... Allait-il s'en donner ?

* *

Mais on frappe à ma porte... qui donc, si discrètement ? Vraiment, peut-il y avoir encore des pleurs dans quelque foyer ?... de la souffrance quelque part, en ce joyeux soir ?...

Une pauvre femme entra, une vieille grand'mère de soixante-quinze ans, également couronnée de neige et de cheveux blancs, qui tout de suite s'affaissa sur une chaise, la gorge oppressée et haletante. Elle retenait encore dans ses cils des larmes congelées en route.

Elle était descendue à pied, à travers champs, par un chemin de raccourci sous les pommiers et les grands érables morts. Il n'y avait que pour ses enfants que l'on pouvait à son âge se décider à marcher si loin.

Et maintenant, gênée, elle n'osait plus m'annoncer le but de son voyage. Car elle savait bien que j'avais longtemps soigné son mari, sa fille, sans jamais rien recevoir en retour, et voilà qu'elle revenait encore ; pour son petit-fils, cette fois. Mais pour calmer un petit-fils souffrant, à quelle rebuffade ne s'exposerait-on pas ?

Ah ! oui, parle donc, vieille grand'mère, toi qui hésites, qui prends des détours pour me préparer à ce que tu vas me demander, parle donc ; je le sais bien que tu es pauvre, que tu es bonne et honnête, que surtout tu aimes bien tes petits fils... Il n'y a d'ailleurs rien à ton adresse, dans mes comptes. Et c'est moi qui ai honte de voir une misérable grand'mère, si dévouée, si douce et si vieille, si pleine de cœur, m'aborder avec défiance comme quelqu'un qui n'en aurait point de cœur, lui.

— C'est ton petit-fils qui est malade ?...

— Oui, bien malade tout à coup, à propos de rien... Il était rependant allé à l'école, comme à l'ordinaire, mais au retour... une fièvre, des rêves en sursaut, des appels déchirants... Peut-être avait-il pris froid à travers ses vieux habits trop courts... Ils étaient si pauvres, eux.

Alors, malgré la neige et la nuit, elle était venue me trouver, me demander si je ne pourrais pas le lui guérir, ce cher enfant... Quelques poudres, seulement... car il ne devait pas être nécessaire de le voir.

Oh ! elle soupçonnait bien encore une raison à sa fièvre subite : A la Noël, le père Nicholas avait apporté un arbre chargé de cadeaux à ses petits compagnons de classe anglais. Ceux-ci lui avaient raconté ça ; ils avaient apporté leurs jouets à l'école, et depuis, il en avait rêvé à chaque nuit, le pauvre enfant. "Pourquoi qu'il ne vient jamais ici, le vieux Nicholas ? me demandait-il toujours tristement ; quand bien même nous serions pauvres... tu n'es pas méchante, toi, grand'mère, et moi non plus... Dis, est-ce que je suis méchant ?"

Et tous ses désirs et ses imaginations d'enfant, ses rêves éveillés, lui étaient revenus, ce soir, dans ses cauchemars de fièvre.

Au rebord du bois, tout près, elle était allée, pour voir, couper un sapineau vert dans les rameaux duquel elle avait déposé des pommes et des glands murs... Mais des pommes et des glands, il connaissait trop ça, n'est-ce pas, et sa fièvre avait continué.

— Si vous voulez m'en donner quelques poudres blanches ?... Ce n'est pas nécessaire de le voir, je crois... ce n'est pas nécessaire, je suppose, me répétait-elle toujours sur un ton de douce et touchante angoisse.

Oh ! vieille grand'mère, "ce n'est pas nécessaire," dis-tu ?... comme tu désirerais que j'y allasse cependant ; mais ça te coûte trop de me le demander, dans la crainte d'un refus, parce que tu n'as rien, rien à m'offrir pour me payer ma course et qu'il faut être grand'mère comme toi pour se mettre en chemin dans cette neige-là, par seul dévouement.

— Puisque vous êtes assez bon, remettez-m'en, s'il vous plaît, quelques-unes... des semblables à celles que vous avez données, l'autre jour, au petit Louison, le gars du voisin... Elles n'étaient pas mauvaises à avaler celles-là... Car si elle allait être obligée de prendre son petit-fils de force, de le gronder, de lui tenir les mains... Jamais elle ne pourrait s'y résoudre, non, bon Dieu !... jamais...

Je te comprends bien, va, vieille grand'mère ; si tu savais comme je te comprends bien ; et rien qu'à un inoubliable souvenir triste qui se réveille toujours tout de suite dans mon esprit quand ce sujet revient, je reprends :

— Et si j'allais le voir, ton petit-fils ?... lui faire prendre moi-même ses poudres en même temps ?...

* *

Je n'avais pas de réponse à attendre... son regard de bonheur suffisait seul. Je donnai ordre d'atteler.

Mais en attendant, je m'en vais, en secret, détacher doucement, de l'arbre de Noël de mes niches déjà installé dans un coin de salle pour le lendemain, quelques jouets, une bonbonnière, et parmi les autres joujoux de l'an dernier—musiquettes, polichinelles, chevaux mécaniques, arches de Noël—maintenant entassés avec dédain dans une malle, je choisis les meilleurs, les moins délabrés, dont je fais tout un paquet.

Il n'en avait jamais vu, de père Nicholas, le pauvre petit-fils, eh ! bien il en verrait un, cette année. Et voilà que je me mets en route, avec la vieille grand'mère à mon côté.

...Il neigeait toujours...

Ce fut vite atteint, la maisonnette tranquille qui, adossée à un pan de roc sous les arbres, abritait les cauchemars de l'enfant pris de fièvre...

Alors, je tire de ma trousse quelques mèches blanches de ouate boratée que je roule dans mes moustaches ; je prends sous les robes de buffle de la berline mon paquet de jouets divers, et dissimulé dans mon immense pardessus de chat sauvage, le collet relevé au-dessus de la tête, tout constellé de flocons de neige, c'est bien un irréprochable et parfait Santa Claus que la bonne vieille mère, ravie et souriante de chaque ride, conduit à présent devant elle vers son gîte de misère.

En me voyant, il se dressa sur son lit, le pauvre enfant, avec une expression soudaine de figure si étrange, oh ! si étrange et si subitement heureuse.

Était-ce réellement le vieux Nicholas qui venait le visiter... celui-là même qu'il avait tant souhaité, qu'il avait si ardemment désiré ? Ils n'étaient donc pas trop pauvres alors ? ...Non, cela ne pouvait pas être vrai ; ces cadeaux, ces jouets peinturlurés ne devaient être qu'imaginaires et il tenait son regard défiant et chercheur sur la vieille grand'mère comme pour qu'elle se dépêchât de tout lui dire, elle.

Car, peut-être qu'il rêvait encore simplement, que rien n'existait en réalité, ni du père Nicholas, ni des jouets et que mon Dieu ! tout ça disparaîtrait dans un brutal réveil qui ferait tout à coup évanouir ses visions bénies.

Où, pourquoi ne lui disait-elle donc pas à son

petit, la vieille mère qu'il paraissait interroger, elle qui devait le savoir ? Et son regard de doute se reportait sans cesse sur elle, avec sa même physionomie suppliante qui faisait mal à voir.

Alors, avec une grosse voix douce et sur le timbre attendrissant que les enfants doivent attribuer à Santa Claus, je me mis à lui parler en caresses... à le questionner tendrement.

...Ciel ! c'était lui... c'était bien lui. Le pauvre petit malade ne doutait plus. Je le vis bien à l'éclair de ravissement tout de suite monté à ses prunelles brillantes de fièvre.

Mais ce Santa Claus l'examina longuement, prit d'abord sa température, lui fit avaler sans sourciller toutes sortes de poudres et de potions mauvaises ; ensuite, il disposa ses cadeaux dans les branches du sapineau vert, tout à l'heure si triste avec seulement ses pommes et ses glands, puis il s'en retourna.

* *

...Le lendemain, la vilaine poussée de fièvre avait tout à fait disparu et le petit-fils traînait, en chantant à tue-tête, ses chevaux à roulettes dans le logis joyeux, devant la grand'mère qui souriait... qui souriait.

Dr CHOQUETTE.

JOUR DE L'AN

Quand après la tempête, où la mer en furie
A menacé cent fois leur fortune et leur vie,
Répondant à l'appel du hardi timonier
Les braves matelots ont retrouvé leur nombre,
Ils répètent galement, quoique le ciel soit sombre,
Les doux refrains du nautonnier.

Pourquoi donc nous aussi, qui saluons l'aurore
Du premier jour de l'an, ne pas chanter encore ?
C'est qu'au touchant appel qui se fait aujourd'hui,
Dans ces vœux de bonheur qu'avec joie on prononce
Plus d'un nom bien-aimé restera sans réponse :
Nos larmes répondront pour lui.

Sans regret on te quitte, ô douloureuse année,
Toi, qui chargeant le poids de notre destinée,
D'interminables pleurs et de malheurs nouveaux,
Toi, qui lançant sur nous les vengeances divines,
N'a pour toute faveur semé que des ruines,
Et n'a laissé que des tombeaux.

Salut, ô nouvel an ! Seras-tu le tonnerre
Qui vient pendant l'orage épouvanter la terre ?
Ou seras-tu pour nous, ranimant notre espoir,
Comme est au voyageur dont la force brisée
Par la chaleur du jour se repose épuisée,
L'air pur et parfumé du soir.

Si le malheur encor doit courber notre tête,
Gardons, gardons toujours au fort de la tempête,
En subissant des maux l'irrévocable loi,
Ces trois hôtes du cœur, ces trois parfums de l'âme
Que Dieu seul a donnés et que le ciel réclame
L'Amour, l'Espérance et la Foi.

OCTAVE CREMAZIE.

LA MOSQUÉE DE CORDOUE

Fragment d'un des chapitres des "Récits de voyages," de l'Hon. Routhier, en Espagne. C'est une des plus belles pages de notre littérature.

Voilà le monument religieux par excellence de l'islamisme. Elle fut pour les musulmans d'Occident ce qu'est Saint-Pierre du Vatican pour les catholiques du monde, et l'art mauresque n'a jamais élevé un plus beau temple à la gloire d'Allah !

Une grande enceinte couronnée de créneaux arabes, et à l'angle de laquelle se dresse une tour carrée assez bizarre qui domine la ville, voilà tout ce que nous apercevons d'abord.

Une première porte nous conduit dans une orangerie géante, dont les arbres sont contemporains des rois maures, dit-on. On y faisait en ce moment la récolte des oranges, et il y en avait en monceaux sous l'arcade de la grande tour.

Une seconde porte nous fait enfin pénétrer dans la mosquée, et nous nous arrêtons sur le seuil, émerveillé du spectacle qu'elle présente. C'est immense, et cela ne ressemble à rien de ce que nous avons vu jusqu'ici.



UN BAL DE FIN D'ANNÉE DANS LE GRAND MONDE

Tous les voyageurs ont comparé à une forêt de marbre cette colonnade étonnante de la mosquée de Cordoue. C'est qu'en effet cette impression est irrésistible, et que la comparaison est absolument vraie. Mais il me semble qu'elle serait plus fidèle encore, si l'on ajoutait que les arbres qui la composent sont des palmiers.

Supposez donc une enceinte, large de quatre cent vingt pieds, et longue de quatre cent quarante, plantée de palmiers symétriquement alignés, et assez rapprochés pour que leurs palmes se rejoignent et forment des arcs ; supposez que les troncs de ces palmiers soient de marbre, de jaspe, de porphyre, de brèche violette et verte, et forment des allées qui s'étendent à perte de vue dans toutes les directions ; supposez enfin que les palmes, formant les arceaux, soient alternativement blanches et roses, et s'entrelacent à deux rangs superposés, et vous aurez une idée encore imparfaite de cette étrange architecture.

C'est au centre de cette immense futaie, qui contenait, dit-on, douze cents colonnes, que l'on a construit la cathédrale ; et tout le monde s'accorde à dire que ce fut une faute, car ce bloc de pierre brise l'unité du monument, et détruit en grande partie l'incomparable beauté de ses perspectives. Mais d'autre part il faut reconnaître que c'est l'église qui a sauvé la mosquée de la destruction. Après l'expulsion des Maures, en effet, presque toutes les mosquées qui couvraient l'Andalousie ont été détruites par le zèle exagéré des chrétiens ; mais la mosquée de Cordoue fut sauvée parce qu'on en fit le vestibule colossal d'une église catholique.

Quand on a parcouru les trente-six nefs formées par les colonnes de la mosquée, et que l'on aperçoit au milieu le dôme de la cathédrale, qui les domine à une hauteur immense, on ne peut s'empêcher d'y voir une image monumentale de la victoire définitive du christianisme sur l'Islam. Il semble que les colonnes musulmanes sont rangées en adoration autour du Christ, et qu'elles le reconnaissent pour le seul Dieu vivant.

C'est une grande idée que les rois maures avaient conçue, quand ils élevèrent à la gloire de leur religion ce prodigieux édifice. Il est évident qu'ils croyaient

bien établi pour toujours leur empire en Occident, et qu'en vue de l'avenir ils voulaient fonder une Mecque occidentale, qui deviendrait un lieu de pèlerinage pour tous les fils de Mahomet, et qui entretenirait leur fanatisme religieux dans son ardeur primitive.

Mais, pendant qu'ils rêvaient encore l'éternité de leur pouvoir, un faible enfant naissait à quelques pas de la mosquée, et c'est à lui que le Christ avait confié la mission de mettre fin, avec sa glorieuse épée, à cette domination d'Islam, qui était un opprobre pour la civilisation chrétienne en Occident.

O Gonzalve de Cordoue, ta ville natale vit encore de ta gloire, et elle lui suffit. Elle a produit bien d'autres hommes illustres, de Sénèque et saint Euloge à Morales, mais c'est de toi surtout qu'elle se souvient et s'enorgueillit. Partout je vois des rues, des hôtels, des cafés, des boutiques que l'on désigne sous le vocable de *grand capitaine*. On n'a pas besoin de te nommer, car pour les habitants des Espagnes il n'y a eu qu'un grand capitaine au monde, et c'est toi, Gonzalve de Cordoue !

Il y a un contraste frappant entre l'architecture mauresque et la chrétienne. J'en ai été saisi en visitant la mosquée, et plus tard, à Grenade, il s'est encore accentué dans mon esprit lorsque j'ai vu l'Alhambra. C'est que l'art mauresque manque d'élévation, dans le sens même matériel du mot.

Il fait des salles et des cours qui sont des bijoux, des palais qui sont des paradis, des temples qui ont une superficie immense, mais il ne fait rien d'élevé. Il ne lance pas dans les cieux, comme l'art chrétien, ses colonnes, ses arceaux, ses voûtes, ses coupes et ses flèches.

Sans doute, la mosquée de Cordoue est une merveille ; mais les colonnes manquent de hauteur, les arcs sont bas, et la voûte vous écrase comme un plafond. C'est un promenoir splendide, mais qui ne charme vos yeux que si vous regardez droit devant vous. N'élevez pas vos regards, car le charme serait rompu.

Ah ! comme j'aime bien mieux ces faisceaux de colonnes fuselées, qui soulèvent des arcs en ogive et des voûtes élancées à une hauteur immense ! Comme

j'aime mieux ces dômes aériens qui semblent être la coupole même des cieux, et d'où les rayons du soleil descendent comme des flèches d'amour !

Sans doute, l'homme se sent encore misérable dans nos temples ; mais, quand il élève les yeux, son regard plane dans les hauteurs, et son âme s'envole vers l'infini. Les peintures qu'il contemple, les attitudes des statues qui l'entourent, les flèches qui s'élancent au-dessus de sa tête et vont se perdre dans la nue, tout lui parle de ce monde supérieur où tendent ses immortelles espérances.

La mosquée n'a rien de tout cela ; elle déroule à perte de vue l'admirable perspective de sa colonnade, mais elle rampe. Elle ne se détache pas de terre, et ne manifeste aucun effort pour s'élever.

L'art musulman ignore, du reste, la peinture et le statuaire. Que dis-je ? elles lui sont interdites. Car le Koran lui dit :

“ O croyants ! les statues sont une abomination inventée par Satan ! ”

Pendant que je faisais ces réflexions, un train omnibus (il n'y en a pas d'autres dans cette partie de l'Espagne) m'emportait vers Grenade, et faisait courageusement ses dix ou douze milles à l'heure. Les chevaux du prophète allaient plus vite, quand ils couraient à la guerre sainte.

Le soleil s'était enveloppé de nuages gris, comme un marabout dans sa *gandoura*. Il pleuvait. Mais nous traversions le pays le plus pittoresque et le plus fertile du monde. Les vignes couvraient les flancs des collines, les oliviers en couronnaient les sommets, les aloès et les figuiers de Barbarie tapissaient les rochers, et les oranges brillaient comme des bijoux d'or dans la verdure des bosquets.

A.-B. ROUTHIER.



BÉNÉDICTION

A genoux mes enfants qui voyez l'existence
 Vous sourire sans fin et qui croyez d'avance
 Tenir tout le bonheur que vous promet l'espoir.
 A genoux ! et que Dieu dans sa bonté puissante
 Conserve encor longtemps dans votre âme insouciante
 La paix qu'elle semble entrevoir !

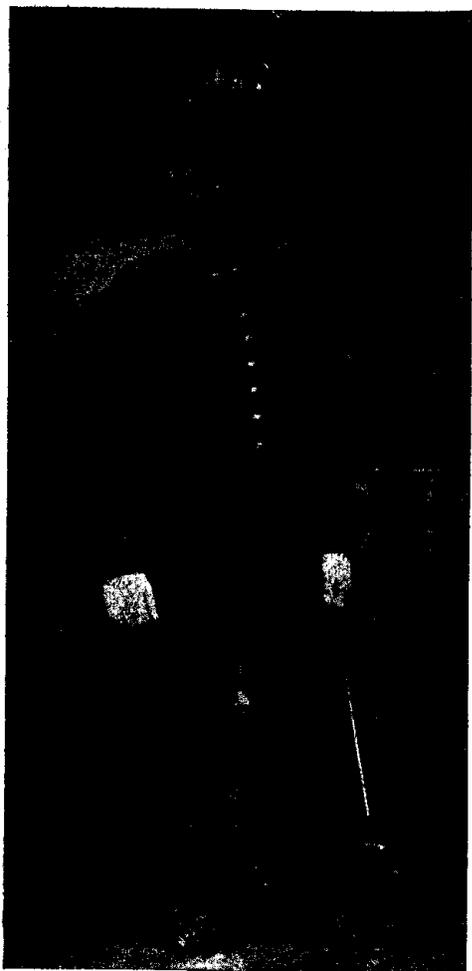
Que vous portiez bien haut, toujours, vos jeunes têtes
 Malgré les coups du sort et des sourdes tempêtes
 Qui ravagent souvent le pauvre cœur humain,
 Et que, remplis de foi dans les jours de souffrance
 Vous regardiez vers Dieu, notre seule espérance,
 Pour vous enseigner le chemin.

Vous aussi vous saurez combien de sombres heures
 Peuvent ternir parfois la joie en nos demeures
 Et causer le regret des jours qui sont bannis...
 Mais riez et chantez ! — l'enfance, la jeunesse
 Ont besoin de gaieté, d'espoir et de tendresse :
 Allez en paix, je vous bénis !

BENJAMIN SULZE.

LE PETIT MARTYR

Me trouvant un jour à Nagy Szeben, j'eus la curiosité d'assister à une réunion de Roumains. L'un des assistants attira mon attention : son visage au teint brun, était traversé par un formidable coup de sabre.
 — Vous regardez cet homme ? me dit mon voisin.
 — Il a une physionomie intéressante.



Commandant J. Comte

— C'est vrai, examinez-le attentivement et voyez la cicatrice qui traverse son visage.
 — Elle provient d'un coup de sabre ? demandai-je.
 — Non, c'est une malédiction.
 Je regardai mon interlocuteur, qui me dit :
 — Sortons, et je vous raconterai la chose en faisant un tour de jardin :
 Nous allumâmes des cigares et j'entendis le récit suivant.

* *

“ En 1849, les Impériaux, de concert avec les Roumains, assiégeaient une petite ville hongroise défendue par une poignée de Honveds et par les habitants.
 “ La résistance de la ville irritait le commandant

autrichien qui décida que tout homme pris les armes à la main serait fusillé.

“ La ville finit par succomber et le commandant autrichien tint parole. La lutte avait été ardente, désespérée, aussi fut-ce au milieu des cris de colère et des vociférations que les soldats s'emparèrent de la dernière maison et en firent sortir ceux qui l'avaient défendue. Parmi eux se trouvait un homme jeune encore que suivait un garçonnet de treize ans, son fils. Un instant plus tard, les deux victimes étaient adossées au mur. Un officier s'approcha et considéra le bel enfant énergique, au regard où brillait une flamme.

— Arrêtez, commanda-t-il aux soldats prêts à faire feu. Ce gamin s'est-il battu avec les autres ?

— Oui, répondirent les soldats.

— C'est dommage, murmura l'officier, en jetant un regard de commisération sur l'enfant qui tenait la main de son père.



Photo. Laprés & Lavergne

Buste de Léon XIII

— Monsieur, dit le père, je vois que vous avez bon cœur ! avant de m'exécuter, accordez-moi une grâce. Permettez-moi d'envoyer l'argent que j'ai dans ce portefeuille à ma femme qui est près d'ici dans une retraite sûre.

“ A ce moment survint le colonel, accompagné de quelques officiers et d'un chef roumain, le tribun. Le père renouvela sa demande.

“ Par qui voulez-vous envoyer cet argent ? demanda le colonel.

— Par mon fils.

“ Les officiers murmurèrent. Le père voulait sauver son fils. Ils regardèrent l'enfant, ses vêtements étaient en désordres et portaient des traces de poudre.

— Vous croyez que je veux sauver mon fils, dit le père, soyez tranquilles, il reviendra.

— Je reviendrai, monsieur l'officier, déclara l'enfant d'un ton ferme, ne croyez pas que je veuille fuir.

— Bien, répondit le colonel, prends l'argent et fais vite.

“ L'enfant prit l'argent que son père lui remit et s'éloigna en courant. Les officiers suivirent d'un regard ému l'enfant qui disparut bientôt. Seul le tribun l'avait considéré avec colère, comme un vautour regarde la proie qui s'échappe de ses serres.

“ Les officiers entrèrent dans l'auberge voisine, laissant le tribun avec ses hommes.

“ Ceux-ci se mirent en mesure d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu et vingt coups de fusil partant en même temps mirent fin à la vie du pauvre père.

“ C'est dommage d'avoir échappé le gamin, dit un pâtre de la montagne.

— Laisse donc lui répondit un de ses compagnons, cela regarde les officiers, c'est leur affaire.

“ Vois, tribun, s'écria un de ces hommes, mon Dieu, le gamin revient !

“ Les yeux du tribun étincelèrent.

“ L'enfant, hors d'haleine, accourait vers le lieu du supplice. La sueur perlait sur son visage enflammé et ses cheveux collaient sur son front.

“ Fendant les Roumains étonnés, il s'approcha du mur où l'attendait un horrible spectacle.

— Oh ! mon père, mon cher père, pourquoi ne m'avez-vous pas attendu ? s'écria-t-il en sanglotant et il se jeta sur le corps couvert de sang.

“ Le visage du tribun s'était contracté, comme si une lutte s'engageait entre sa colère et le sentiment que lui inspirait tant d'énergie, tant de force morale chez un enfant, puis faisant un effort, il rugit d'une voix terrible :

— Fusillez-le !

“ Vingt coups de fusil retentirent ensemble ; c'en était fait : le corps criblé de blessures s'affaissa tandis que le courage, la force, l'honneur, ce qui avait formé l'âme pure s'envolait vers les hauteurs immaculées du ciel, vers le Tout-Puissant.

“ Un peu plus tard, les officiers sortirent de l'auberge ; le colonel, comme s'il se fût subitement souvenu de quelque chose, se dirigea vers le tribun.



Major H.-E. Peltier

“ — L'enfant est revenu ? lui demanda-t-il.

— Il est revenu.

— Revenu ! s'écria le colonel surpris.

— Oui !

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Ce qui avait été décidé : nous l'avons exécuté.

“ Le colonel recula d'un pas comme s'il eût marché sur une vipère et s'écria d'une voix sifflante : “ ca-naille ! ” tandis que sa cravache il cinglait le visage du Roumain où lentement se dessina un aillon sanglant...”

* *

— Alors cet homme que j'ai remarqué est le tribun ? demandai-je au narrateur.

—Non, il est bien trop jeune pour cela.
 —Je ne comprends pas.
 —C'est le fils du tribun.
 —Mais la trace du coup de fouet sur son visage ?
 —Il est né ainsi.
 Un frisson me secoua et je dis :
 —C'est la main du Dieu vengeur, il porte la trace du sang du petit martyr.
 —Il en est ainsi, conclut le narrateur, une malédiction pèse sur le misérable et il ne peut se marier, car toute femme redoute de donner le jour à un enfant qui porterait ce signe maudit.

V. RAKOSY.

Traduit du hongrois, par E. Horn.

LA GARDE VILLE-MARIE

Le 17 décembre, au soir, s'est faite en grand apparat la remise d'un drapeau, aux couleurs françaises, à la Garde Indépendante Ville-Marie. La démonstration eut lieu au Cabinet paroissial de Lecture, sous la présidence de l'honorable juge M. Loranger.

Le drapeau est un cadeau des dames : c'est dire que c'est une œuvre d'art. Et, qui mieux est, ce sont les dames elles-mêmes qui l'ont offert à la vaillante Garde qui, nous devons l'avouer, a dû cependant et malgré sa fière devise, déposer les armes... devant la toute-puissante faiblesse.

M. le commandant Comte peut être tranquille : nul ne s'avisera de lui reprocher sa capitulation, il n'a rien perdu, ni l'honneur ni la bataille... Que le bon roi François Ier ne s'est-il trouvé à Montréal et non à Pavie !...

Un joli programme fut fort bien exécuté en tous points. M. le président prononça de son timbre si sympathique, avec sa diction si pure, un excellent discours de félicitation.

Notre aimable confrère, M. Marc Sauvalle, qui a porté les armes en France et pour la France, a fait une harangue militaire fort goûtée, puis Mme J.-B. Morin fit la présentation du drapeau, accompagnant cette présentation d'une adresse que nous voudrions pouvoir reproduire : notre cadre restreint, malheureusement, ne nous permet point cet honneur.

M. le commandant, très ému—je vous demande qui ne l'eût pas été, à sa place !—répondit quelques mots aimables, les clairons sonnèrent aux champs... et la foule énorme, accourue pour la circonstance, se dispersa enchantée, rêvant de grandeur et de gloire pour les deux Frances : la vieille et la nouvelle.

Terminons par un incident : Mlle Lussier déclarait *Les trois Couleurs*. A la fin de la pièce elle s'adresse au jeune Henri Comte, fils du commandant et lui dit de se mettre à genoux devant le drapeau français. Obéissant, le petit enfant de ses mains fébriles empoigna le tricolore et l'embrassa avec effusion.

Cette scène pathétique a provoqué un enthousiasme indescriptible et plusieurs larmes perlèrent aux paupières des assistants.

CHANSON DE LA GARDE VILLE-MARIE

Sur l'air de : *Jeune Conscriit*.—Paroles de A. Ricard, M.D. chirurgien-major

I

Partout le canon gronde,
 Sa voix sème la terreur. (Bis)
 Chez tous les peuples du monde
 La guerre se rallume avec fureur.

REFRAIN :

Canadiens, fils de soldats
 Préparons-nous aux combats.
 En avant, en avant,
 Chacun à son régiment.
 Que notre brave jeunesse
 Aux champs de l'honneur s'empresse.
 Irons-nous donc (bis) ternir le nom
 Des vainqueurs (bis) de Carillon.

II

Issus de noble race,
 De peuples fiers et guerriers (Bis)
 Nous devons suivre leur trace
 Et montrer notre amour des lauriers.

REFRAIN.

III

Pour éviter l'orage
 Nous croiserions-nous les bras (bis) ?
 Subirions-nous l'outrage
 De nous laisser subjugué sans combats ?

REFRAIN.

IV

Jurons à la patrie,
 Vienne l'heure du danger (bis)
 Que cette terre chérie
 Jamais ne gémira sous l'étranger.

REFRAIN.

V

Garde Ville-Marie
 A des braves, de bons bras (bis).
 Et pour devise chérie :
 La Garde meurt : elle ne se rend pas.

REFRAIN.

J.-N. MARCIL.

HEIN !

En sortant de chez le barbier,
 Rasé, parfumé, l'air aimable,
 Après un bain fashionable
 Il s'en va chez le cafetier.

Rasé, parfumé, l'air aimable
 Il déguste un verre de Porto
 Allume un bon Porto-Rico,
 Après un bain fashionable.

Il déguste un verre de Porto,
 Et se dirige chez la dame
 Qu'il aime de toute son âme,
 Fumant un bon Porto-Rico.

Il se dirige chez la dame,
 La jole au cœur, d'un pas léger,
 Parler d'amour, la louanger,
 Il l'aime de tout son âme.

La jole au cœur, d'un pas léger
 Elle accourt heureuse et ravie :
 C'est son grand bonheur dans la vie
 Parler d'amour, et louanger.

Elle accourt heureuse et ravie
 Salut, demande un baiser,
 Deux, trois, quatre avant de causer,
 C'est son grand bonheur dans la vie.

Salut et demande un baiser
 O délice, ô c'est bon, ça sent l'homme,
 Eve fit bien mangeant la pomme,
 Deux, trois, quatre avant de causer.

J.-T.-O. SAUCIER.

FEU L'ÉCHEVIN LAREAU

L'échevin Hector-W. Lareau est mort jeudi le 20 décembre 1900, à sa demeure, 1060, rue Ontario, après quinze jours de maladie.

M. Lareau était le président de l'Association des Bouchers depuis trois ans. En 1898 et en février 1900, ses concitoyens du quartier Ste-Marie, l'élirent à l'unanimité. Il était le principal associé de la "Union Dressed Meat Company."



Photo Richard

M. Lareau était aussi dignitaire des sociétés de bienfaisance : Forestiers Catholiques, C. M. B. A. Forestiers Indépendants, Société des Artisans.

A l'hôtel de ville, il a successivement fait partie des commissions des marchés, de la police et des parcs et traverses. C'était un homme dont on aimait la franchise et la loyauté. Il laisse une épouse éplorée et six enfants.

M. Lareau était âgé de 42 ans.

La photographie que nous reproduisons a été prise quelques jours avant sa mort.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'un volume publié par Mlle Hermine Lanctôt et intitulé *Fleurs Enfantsines*. C'est une splendide publication, illustrée d'une façon superbe, avec texte approprié. Nous le recommandons aux personnes qui ont des cadeaux à faire à leurs petits amis.

Nous venons de recevoir un exemplaire de l'*Almanach de la Tribune*, édité par la compagnie de publication de *La Tribune*, à Woonsocket. C'est un magnifique recueil, d'une centaine de pages, grand format, splendidement illustré, imprimé sur papier de luxe et contenant de belles nouvelles, des anecdotes comiques en grand nombre et beaucoup de renseignements fort utiles.

Ceux qui désirent en posséder un exemplaire n'ont qu'à envoyer 10 cents en timbres-poste à "La Tribune Publishing Co." Woonsocket, R.I.

Petites industries canadiennes. — Dans le comté d'Yamaska, particulièrement dans la localité avoisinant la réserve des Abénakis, comme la Baie du Fèvre, Saint-François du Lac, Pierreville, beaucoup de personnes, femmes et enfants, s'occupent à tresser du jonc qu'elles vendent aux sauvages qui en font des ouvrages de fantaisie qu'ils vont exporter aux Etats-Unis pendant la belle saison. Ce travail est attrayant et facile et rapporte vingt-cinq cents par cent brasses. Un jour, ayant été surpris par une averse, je cherchai un abri dans la maison la plus proche, et je me suis fort amusé à voir tout un monde occupé à faire des tresses de jonc. Trois générations étaient au travail, une octogénaire, deux jeunes femmes et trois ou quatre enfants de cinq à sept ans, et tous me paraissaient prendre plaisir à cette occupation. Il y avait surtout un petit bonhomme qui mettait tout son cœur à l'ouvrage.

OCT. CUISSET.



LE PRESIDENT KRUGER A PARIS



HENRI SIENKIEWICZ, auteur de "Quo Vadis," dans son cabinet de travail

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Un abonné de la *Scoboda*, journal de Kladno, en Bohême a été plusieurs semaines, la victime innocente de la superstition.

Il avait loué une maison, habitée précédemment par une tireuse de cartes. Depuis lors, il n'eut plus de repos. Vingt fois par jour des clients de la pytho-nisse venaient le déranger. Pour en finir le malheureux a collé sur sa porte une affiche ainsi conçue : "Avis aux idiots ! La tireuse de cartes n'habite plus ici".

L'histoire ne dit pas quel parti ont pris les "idiots" avertis de la sorte...

Le président Kruger a, en France, plus d'homonymes qu'on ne saurait le croire.

On a retrouvé sur les listes électorales établies en janvier dernier, pour Paris et les soixante-seize communes du département de la Seine, trois "Kruger", exerçant respectivement les professions de mécanicien, peintre et professeur.

Le "Bottin de Paris" même porte M. Kruger, éditeur, rue de la Grande-Batelière, 16, et R. Kruger, fourreur, rue de Maubeuge, 29.

Enfin, sur les listes du recrutement de la Seine et sur les tableaux de recensement établis à Paris depuis la guerre, on trouve en tout cinq conscrits répondant au nom de Kruger.

L'agriculture et la poésie sont deux sœurs jumelles qui s'entendent, paraît-il, le mieux du monde et qu'il ne faut, à aucun prix, séparer.

Tel est du moins l'avis du poète polonais Lucien Rydel, l'auteur du drame la *Bague enchantée*, la plus jouée des pièces du théâtre polonais contemporain.

On annonce de Cracovie que ce déjà célèbre poète vient de se marier avec la fille d'un paysan et va demeurer au village pour s'occuper d'agriculture en même temps que de poésie. La sœur de sa femme avait épousé, il y a quelques années, le peintre polonais Felmayer qui vit aussi à la campagne, et, tout en continuant peindre, élève ses enfants en cultivateurs.

Quand Dewey revint victorieux à l'issue de la guerre hispano-américaine, ses compatriotes ne surent, après l'avoir mené au Capitole, quel triomphe lui faire encore : ils résolurent de lui élever un monument de marbre, signe de sa gloire immortelle.

Le modèle d'une sorte d'arc de triomphe fut dressé — en plâtre. Or, c'est ce modèle qui subsiste toujours, mais dans quel état !

La pluie dégoulinant à travers les motifs sculptés a tracé de noires rigoles, et des collectionneurs ont tour à tour déchiqueté le fragile monument, emportant de ci de là des morceaux transformés en vulgaires presse-papiers.

Pauvre Dewey ! On l'a déjà oublié aussi bien que le monument de marbre jadis promis.

Un des derniers paquebots revenant de l'Afrique australe ramenait en Angleterre un grand chien danois qui a pris une large part à la défense de Mafeking. Il avait sans doute été employé naguère comme chien de berger, car on découvrit qu'il s'entendait admirablement à ramener sous le feu des forts des moutons errants aux alentours. Pour lui éviter les continuelles blessures des arbustes épineux et des fils de fer barbelés tendus par les Boers, les soldats lui avaient fait des galeçons de cuir qu'il porta pendant tout le siège.

Ce héros muet de Mafeking attendait encore, l'autre jour, dans un chenil du service de quarantaine, le moment d'entrer dans la gloire.

Mais aussi où l'héroïsme va-t-il se nicher ! s'écrierait un sceptique.

Il y a quelque temps, en France, une jeune femme, qui s'était fracturée la jambe, mourut après deux expositions successives aux rayons Röntgen.

Une enquête commencée alors vient seulement d'aboutir. L'expert a reconnu que les examens avaient été convenablement faits, mais il a rappelé qu'il importe de faire les expositions aussi brèves que possible, et le jury a rendu un verdict concluant à la mort déterminée par blessures et par application des rayons X, alors que la blessée était dans un état d'épuisement complet.

Le médecin et le photographe ne seront donc pas poursuivis, mais il résulte de l'expertise que les rayons X peuvent avoir une action nocive.

Nous voilà tous avertis.

Les abonnements aux journaux payés en nature ! C'est une formule probablement nouvelle et curieuse. Elle ne pouvait venir que des Etats Unis.

Voici en effet comment elle est posée par le *Herald of Hazel-Green*, dans le Kentucky :

Prix d'abonnement par an : Vingt livres de porcs ; ou dix livres de saucisse ; ou deux boisseaux de pommes de terre ; ou cinq boisseaux de navets ; ou dix poulets ; ou dix livres de lard ; ou encore un boisseau d'oignons.

Les fonctions de caissier dans une comptabilité de journal organisée sur ces bases doivent logiquement conduire aux postes les plus recherchés dans le commerce des denrées alimentaires, et les comptables de *Herald-Green* doivent se trouver rarement sans situation. Mais quel embarras de saucisses, de lard, de navets et de poulets aux époques de renouvellement des abonnements !

S'il est vrai que l'histoire sans cesse se recommence et que les mêmes faits se reproduisent à l'infini, il faut tout de même convenir que les choses ne se présentent jamais sous un aspect semblable, et que depuis les premiers âges, elles se sont un peu compliquées.

Témoin l'aventure de ce magistrat de l'Etat de Géorgie qui, tout pénétré des enseignements de la Bible, voyait se présenter dernièrement devant lui deux femmes apportant un bébé de six mois, chacune soutenant que c'était son enfant.

Nouveau Salomon, le juge déposa l'enfant sur la table et saisissant un couteau, fit le grand geste de le couper en deux pour en donner la moitié à chaque femme : "Non, non, s'écrièrent à la fois les mères rivales, ne faites pas cela, gardez plutôt le pauvre petit." Puis elles se sauvèrent à toutes jambes.

L'honorable magistrat, avec l'enfant sur les bras, lui cherche maintenant une troisième mère.

Ce qui prouve que la sagesse de Salomon ne suffit plus aujourd'hui.

Les éléphants, ces superbes animaux que l'on détruit avec tant d'acharnement, étaient jusqu'à ce jour, l'objet d'une légende qui ne manque pas d'une certaine poésie.

On croyait aux Indes — et on le croit sans doute encore — que les éléphants lorsqu'ils se sentent près de la mort, se retirent en des retraites profondes, dans des fourrés inextricables, où ils meurent loin des yeux des bêtes, et aussi de l'homme. Ainsi s'expliquerait ce fait souvent cité, que l'on ne rencontre, pour ainsi dire, jamais le squelette d'un éléphant, en dehors des restes des éléphants tués à la chasse.

Or, un chasseur anglais non content de détruire les d'éléphants vient d'anéantir leur légende.

Il a découvert des squelettes d'éléphants morts de maladie, dans des lieux qui n'avaient rien de particulièrement secret, et il a observé que ces squelettes, sous l'influence des conditions extérieures, s'étaient désagrégés et avaient disparu avec une rapidité tout à fait extraordinaire.

La réalité semble donc être que, si l'on observe si peu de squelettes d'éléphants, c'est que ces ossements sont vite détruits par les agents atmosphériques et autres.

Mais en somme, est-ce que cette réalité ne vaut pas la fiction ?

Il existe en Calabre, pays peu sûr, un brigand très fameux, qui se nomme Musolino. C'est une sorte de héros populaire qui a fort augmenté le respect qu'on lui porte, en assassinant tout récemment deux personnes.

En apprenant ces nouveaux exploits, le roi d'Italie a paru étonné. Cet étonnement est exquis ! Le roi a demandé comment il se faisait que sa police n'eût pas encore mis à la raison ce personnage indépendant. La police, confuse et excitée, a redoublé de zèle ; des agents ont été attachés à la personne de chacun des amis, parents et alliés de Musolino, et ils ont été chargés de les suivre dans le plus grand secret, afin de surprendre le brigand au moment où il recevrait des vivres.

On a déterminé la zone probable où il s'est retiré, et, dans les seize villages qui composent son quartier, on a remplacé les maires par des officiers de police. Des patrouilles battent la région. On fouille les maisons ; la terreur règne sur le pays occupé par les représentants de l'ordre. Seul Musolino est paisible ; il goûte le calme profond d'une retraite ignorée ; il n'est signalé nulle part. Enfin on ne sait où il est. Cependant huit cents policiers s'agitent autour de sa seule personne. Ce sont là des mesures vraiment sérieuses ; on les a notifiées à toute l'Europe, qui s'émerveillera de l'activité de la police italienne. Et c'est l'essentiel.

Il n'est pas de jour où quelqu'un ne se plaigne de la dureté des âmes contemporaines, de leur égoïsme, étroit de leur ambition sans limite, de leur vanité. Et pour nous faire sentir plus cruellement combien peu héroïques sont les temps présents, on cite sans trêve les actions grandioses et les paroles — les paroles surtout ! — des anciens.

Cependant il vient de se passer en Angleterre, une histoire véridique qui, bien qu'elle date seulement d'hier, vaut peut-être la peine d'être publiée.

Il s'agit seulement d'un homme qui en silence s'es laissés condamner deux fois à mort pour sauver un ami coupable.

La cour d'assises d'Ipswich condamnait, il y a à peu près vingt-sept ans, un tenancier d'une maison de jeu nommé David Rutter, accusé d'assassinat de complicité avec un autre individu.

David Rutter, non seulement avait avoué son crime, mais il avait assumé toutes les responsabilités et il était arrivé à faire acquitter son co-accusé. Quant à lui il obtint un sursis.

Quelque temps plus tard, traduit devant une autre cour d'assises qui le recondamna à mort, Rutter vit sa peine commuée en celle des travaux publics à perpétuité, grâce à une pétition publique.

C'est tout dernièrement, la prescription étant acquise, que le condamné se décida à parler et à dire la vérité. Ce n'était pas lui qui avait commis le meurtre : c'était l'autre homme. Mais cet autre homme avait une femme dont le cœur eût été brisé, des petits enfants dont la vie eût été ruinée, des vieux parents que le chagrin eût tués, tandis que Rutter, célibataire, ne laissait derrière lui personne pour le plaindre ou le pleurer.

Ah ! si cette simple et dramatique histoire avait seulement deux ou trois siècles, quel enthousiasme n'exciterait-elle pas, et quelle source féconde ne serait-ce pas pour nos romanciers et nos dramaturges !

LA SCIENCE POUR TOUS

QU'EST-CE QUE LE BAILLEMENT ?

Sous l'influence de causes diverses, et qui semblent au premier abord n'avoir pas de rapports entre elles, on éprouve dans certains muscles de la face, de l'arrière-bouche et du cou, une sensation difficile à définir qui détermine dans ces muscles une contraction spasmodique et, par conséquent, indépendante de la volonté. La mâchoire inférieure s'écarte de la supérieure, la bouche s'ouvre largement, tandis que les paupières se ferment à demi ; le voile du palais se relève, la langue et le larynx s'abaissent, l'isthme du gosier se resserre, et l'air, refoulé dans la trompe d'Eustache, détermine un certain degré de surdité. Le spasme, modéré à son début, augmente rapidement de force jusqu'au moment où, à une contraction violente des muscles intéressés, succèdent un relâchement brusque, une détente qui s'accompagne d'un sentiment de bien-être. En même temps que la contradiction musculaire, commence une inspiration lente, profonde, avec expansion complète des parois de la poitrine, et que suit une expiration rapide, coïncidant avec la détente musculaire. L'ensemble de ces phénomènes constitue le *baillement*, qui est, comme on le voit, un acte involontaire spasmodique, et se rattachant à la fonction respiratoire.

Cet acte a pour résultat d'introduire dans les poumons une quantité d'air plus grande que celle qu'y apporte l'inspiration ordinaire, et, par conséquent, d'activer l'hématose et la circulation. Il se produit sous l'influence des causes qui ralentissent ou gênent la respiration, et surtout, suivant quelques auteurs, de celles qui changent le type, en faisant prédominer l'expansion de la base ou du sommet de la poitrine. On bâille quand l'heure du sommeil est venue, ou encore quand l'immobilité, la fatigue, l'ennui, nous cause une torpeur voisine du sommeil. La faim, l'excès de réplétion de l'estomac et les autres maux de cet organe déterminent aussi le bâillement : on le voit survenir au début de la fièvre, pendant le frisson, en un mot dans une foule de conditions différentes ou même opposées, mais ayant toutes pour effet une modification de la respiration ou de la circulation. De plus, comme tous les phénomènes nerveux, il se produit par imitation. La vue d'une personne qui bâille, ou d'un tableau qui reproduit cet accident de la physionomie, suffit pour que l'imitation vous entraîne. Le professeur de physiologie qui décrit le bâillement peut s'attendre à le faire naître dans son auditoire, et si la lecture de ces lignes produisait le même effet, nous aurions la ressource, plus ou moins légitime, de l'attribuer à la même cause.

On peut simuler le bâillement ; mais pour qu'il ait réellement lieu, il faut éprouver la sensation qui le provoque et le spasme qui le constitue. En revanche, comme l'une et l'autre sont indépendants de la volonté, s'il est possible de les dissimuler jusqu'à un certain point en serrant les lèvres, on ne peut les étouffer tout à fait lorsqu'ils se développent impérieusement.

Il ne faut pas confondre avec le bâillement un spasme analogue dans ses causes et qui le précède ou le suit assez souvent. Les bras et les jambes s'étendent avec force par un mouvement automatique, la tête se renverse, la colonne vertébrale s'infléchit en arrière, puis la détente survient. On nomme *pandiculation* (étirement) ce mouvement d'extension convulsive des membres et du tronc ; il diffère du bâillement en ce que l'inspiration ne peut se faire pendant l'effort qui le caractérise, tandis qu'elle a toujours lieu pendant le bâillement.

LES PLANTES DANSANTES

Les plantes qui roulent, sautent et dansent, voilà, j'imagine, un spectacle étrange et rare. Ces plantes

galoppantes existent. On les rencontre au Kansas dans les Etats-Unis. Je dois même ajouter qu'on les évite avec soin pour ne pas être bouaculé par ces danseuses infatigables qu'on croirait emportées dans le tourbillon fantastique de quelque ballade du Nouveau-Monde.

A ce singulier végétal qui, dans ses ébats chorégraphiques, touche à peine le sol, les savants, toujours bourrus dans leur lexique barbare, ont donné le nom revêché et lourd de *cycloloma phatyphyllum*, au lieu de quelque joli nom aérien et cadencé, voltigeant à l'oreille comme un léger murmure des vents de la savane.

La forme de cette plante est elle-même fort singulière. C'est une sphère de verdure, une énorme boule herbacée que l'on prendrait pour une petite meule de foin gracieusement arrondie et ficelée. Sa taille est au moins de quatre pieds. Une petite tige, merveille de structure végétale, sert de canal à la sève qui nourrit cette plante-ballon.

Tant que la plante est jeune, verte et fleurie, elle se tient tranquille et réservée, attendant le moment propice pour s'en aller au bal, à travers les coteaux et les vallons. Les enfants jouent à cache-cache derrière ces sphères embaumées et les oiseaux y font leur nid. Mais quand les tiges qui ont nourri ces boules énormes se sont desséchées, la danse commence.

Le premier vent qui passe saisit les plantes libres, les enlève, les pousse, les entraîne, les emporte, et c'est une farandole extravagante, un galop général à travers les champs et les plaines immenses.

Malheur à celui qui serait heurté, sur leur passage vertigineux, par les plantes dansantes qui tressautent et bondissent quelquefois à six ou sept pieds de haut.

De temps à autre, elles s'arrêtent comme pour prendre haleine et, sous le souffle éolien du vent qui mène ce "cotillon" féérique, la farabande reprend irrésistible, insensée, formidable.

Quand ces mappemondes végétales ont cessé de danser, elles se mettent à rouler. Le quadrille se change en avalanche. On dirait alors, sur le penchant des collines, la descente furieuse et pressée d'animaux extravagants de bêtes apocalyptiques envahissant la prairie de leurs troupeaux miraculeux.

Un jour, raconte le *Scientific American*, des chasseurs de bisons aperçoivent, à travers un brouillard léger, d'énormes animaux qui descendent de la montagne en troupe rapide et serrée. Sans nul doute, ce sont des bisons qui débouchent dans la prairie comme un torrent vivant, et les chasseurs aussitôt de se garer, de s'embusquer, de recevoir la troupe vagabonde par un feu de peloton des mieux nourris.

O prodige. Pas un mort, pas un blessé, et mystère inexplicable, la charge des bisons s'accélère plus furieuse, plus emportée, menaçante, implacable, comme poussée par un souffle irrésistible.

Ils approchent, ils arrivent, ils sont là, les bisons inévitables qui passent comme une trombe, enveloppés d'un nuage de poussière ensoleillée, qui rayonne sous leurs sabots d'airain.

Alors, comme un seul fusil, partent tous les mousquets et, à travers l'épaisse fumée, on ne distingue plus rien...

Mais une seconde après, nos chasseurs abasourdis sont traités comme jeu de quilles par une avalanche de *cycloloma phatyphyllum* qui passent, filent, disparaissent en stupéfiant par leurs entrechats vertigineux leurs victimes étendues sur le flanc.

Quand les malheureux chasseurs, honteux et meurtris, se relèvent, le quadrille végétal est déjà loin. Les plantes dansantes, emportées par un vent impétueux, se perdent à l'horizon en exécutant des "avant deux" abracadabrants et d'inénarrables "cavalier seul."

Ensuite plus rien. Le bal féérique s'efface dans la brume lointaine où l'imagination croit distinguer encore ses ombres apocalyptiques exécutant quelque

menuet infernal que ponctuent les cris sinistres de corbeaux ou les sourds rugissements d'un taureau sauvage.

Mais voici que l'étrange farandole, que le vent faisait tourner, retourne, revient sur ses pas rapides et légers, flotte, ondule, s'approche ou s'éloigne, disparaît ou surgit, dans un nouveau mirage, se resserre ou s'étend, se presse ou se détache, se divise, se change en rondes fantastiques, en boléros inouïs, en cotillons prodigieux, en valse éblouissantes que le souffle gémissant des savanes disperse à jamais.

Il n'est pas rare de rencontrer dans les champs, au bord des rivières, sur la pente des collines ou sur la lisière des bois, des des débris informes de *cycloloma* absolument défigurés dans leur course vagabonde parmi les buissons et les rochers. On dirait des loques misérables, des lambeaux de robe de bal que des danseuses inconnues ont accrochées aux épines du chemin dans les bonds effrénés d'une valse mystérieuse.

Elles aimaient trop le bal et le bal les a tuées.

FULBERT-DUMONTEIL.

MAGIE BLANCHE

Nos lecteurs connaissent plusieurs des trucs au moyen desquels les magiciens simulent l'invulnérabilité ; en voici un, fort drôle qui permet au sorcier de montrer sa langue percée d'une tige de fer (fig. 1). L'instrument de torture ne cause pas la moindre douleur et il est des plus faciles à confectionner.

Prenez un morceau de très fort fil de fer, long de 6 à 7 pouces ; pliez-le en deux une première fois comme le montre la figure 2 ; puis, saisissant ensemble les deux bouts, repliez-les, comme le montre



la figure 3, dans une direction perpendiculaire au plan que suivait d'abord le fil, mais en faisant un angle arrondi ; enfin, repliez encore une fois, à l'angle droit, en sens opposés les deux extrémités du fil, de manière à les placer sur une même ligne droite (fig. 4).

L'instrument de torture est terminé. Si l'on passe la langue dans la fourche ainsi formée, la partie C de celle-ci étant tournée de côté, près des dents, à droite seuls les deux bouts B B sont visibles et présentent l'aspect d'une tige de métal qui traverserait la langue.

Je vous prie instamment de ne jamais dissimuler l'objet tout entier dans votre bouche : vous pourriez l'avaler, ce qui serait terrible. Ayez même soin de maintenir vos lèvres complètement closes tant que l'appareil sera en place, de manière à ce qu'il ne puisse s'introduire complètement dans la bouche.

Quand vous voudrez étonner vos amis, vous commencerez par leur montrer une petite tige en fil de fer, toute droite, et vous leur annoncerez que vous allez en transpercer votre langue. Voilez un instant votre visage avec votre mouchoir, et, tandis que votre bouche sera ainsi invisible, substituez à la petite tige toute droite l'appareil tenu caché dans votre main. Le tour est joué.

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

CHRONIQUE

Que sera l'avenir ? Comme vous, je l'ignore,
Les uns ont leur mystère et d'autres, leur secret.
Cet avenir voilé, que l'espérance dore,
Pour vous que sera-t-il, sourire ou bien regret ?

Ils me reviennent à la pensée ces vers que j'écrivais, en un jour de mélancolie, dans toute l'effusion de mon amitié, à une amie tendrement aimée. A cette époque de renouvellement d'année où pleure et chante à la fois dans nos âmes recueillies la voix du souvenir et celle de l'espérance, j'éprouve à les redire une sensation étrange, ou plutôt, une impression indéfinissable de gileté et de tristesse. Et cette harmonie de deux sentiments contradictoires opère-t-elle, vraiment, dans un autre temps, plus parfaite conciliation qu'à cette halte des jours, qui marque pour ainsi dire une étape dans l'existence d'un chacun. ? Ah ! c'est que le jour de l'An, s'il est pour les enfants et les adolescents la réalisation de bonheurs longtemps désirés, le rêve enfin palpable qu'ils ont caressé de toute leur jeunesse ardente, pour la jeunesse qui pense et songe, pour l'âge mûr désillusionné, et surtout, pour la vieillesse aux rides profondes et à cheveux blancs, le Jour de l'An, c'est le regret des choses passées, c'est le fardeau plus lourd d'un incommensurable ennui, c'est la masse entassée des illusions tombées, des espoirs déçus, des trahisons subies... Mais non, je ne veux pas assombrir davantage ce tableau à reflets si variés. Que tous redeviennent enfants pour un jour. Que tous réchauffent leurs cœurs à la chaleur du nid où les petits oiseaux jubilent.

Saluons gaiement ce nouvel an qui s'avance majestueux comme un roi grave, fier du long défilé de sujets qu'il entraîne à sa suite triomphale. Ce siècle à des mystères qui cachent l'avenir. N'en perçons point les voiles. Laissons encore la sublime espérance verser en nous cette soif ardente d'allégresse des âmes qui croient. Que nos cœurs jouissent d'avance des félicités enchanteuses qu'un Dieu de toute bonté a voulu mettre à côté de nos souffrances, et qui nous font rêver du ciel. Et si pour quelques-uns de nos lecteurs ou lectrices, l'an passé se referme sur plus d'un jour d'orage et de deuil, que l'aurore du nouvel an éclaire les ombres de leur vie mélancolique et que la pensée de nos sublimes destinées éternelles relève les abattus, encourage les faibles et retrempe les forts.

ATTALA.

CONCOURS OUVERT A NOS LECTRICES

Ce concours a pour sujet la question suivante :

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?

Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 31 janvier 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera impartialement du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les huit meilleures réponses sont superbes.

1er prix : Miroir, brosse, peigne, montés en argent plein. Au dos du miroir, dans un bel encadrement, sujet peint sur ivoirine ;

2ème prix : Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein ;

3ème prix : Boîte en porcelaine de Chine, surmontée d'un petit miroir, avec monture dorée ;

4ème prix : Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en argent ;

5ème prix : 1 an d'abonnement ;

6ème prix : 6 mois d'abonnement ;

7ème prix : Deux primes à choisir dans notre liste de primes ordinaires ;

8ème prix : Une prime à choisir dans notre liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc !

Avis à toutes nos aimables lectrices.

SOUVENIRS D'ENFANCE

MES POUPEES

Je me souviens encore de ma première poupée, une superbe poupée trop grande qui me faisait peur. Elle avait pourtant des cheveux bouclés, des yeux brillants, une jupe de soie qui laissait découverts deux petits pieds chaussés de bas à jour et de souliers à bouffettes. Après l'avoir bien admirée, je l'avais mise au fond d'une armoire, dans le désordre des vieux joujoux, les deux bras étendus, et ses yeux si vivants tournés contre le mur. De temps en temps je la regardais, puis je la remettais vite dans sa cachette sans pouvoir m'habituer à lui parler ni à jouer avec elle.

Après, j'en eus beaucoup d'autres, des poupées mal peintes qui perdaient leurs joues roses à la moindre goutte d'eau. Quels désespoirs ! La poupée lavée, déteinte, et mes doigts rouges de ses fraîches couleurs ! On me consolait alors : " En séchant, cela reviendra. " Et dix fois par jour, avec un grand remords, j'allais voir la petite victime, appuyée soigneusement à une chaise, fixant dans le vide son regard résigné. Une tache blanche qui ressemblait à une larme mal essuyée la défigurait d'un côté ; j'avais le cœur gros pour longtemps. A traîner sur les tapis, à tomber des tables, à dormir sous les tabourets, la poupée achevait de s'abîmer ; les yeux bleus se fendaient, la bouche perdait son joli sourire, les bras leur geste arrondi ; mais si quelque jour de fête m'apportait une poupée nouvelle, l'autre, avec sa tête décollée, ses bras recousus d'un peu de fil, restait la favorite. Cette préférence ressemblait à un attendrissement. Comme si toutes ses meurtrissures me rappelaient de bonnes journées de jeu et mes désespoirs faciles à chaque nouvel accident. D'ailleurs, je n'avais pas encore de coquetterie, mais seulement la tendresse inexpérimentée, un sentiment de l'abri, car mon plus grand bonheur était de coucher mon poupon dans sa bercette d'osier au risque de chiffonner les bonnets de dentelles avec tous leurs rubans.

Un soir, je fus tentée par de petites figures éveillées, rangées aux vitrines d'un passage. Il fallut entrer et choisir, à la lueur du gaz qu'on allumait, une de ces mignonnes poupées qui souriaient fragilement dans les luisants de la porcelaine. Celle que je pris avait des cheveux fins que l'on frisait en les mouillant, des robes toutes droites taillées comme les miennes, un tablier de batiste. En y réfléchissant, je trouve qu'elle était bien simple et bien raisonnable. Ni cachemire, ni bijoux, ni binocle d'écaïlle ; pas d'armoire à glace microscopique, de traîne, ni de pouff. Mais elle avait bien l'air d'une petite fille, plus petite que moi, et m'inspirait des soins maternels. Pour celle-là j'ai commencé à travailler, à ramasser des brins de tulle, des coupures de rubans dans l'embrasure des croisées, autour de ce petit coin des travailleuses où le jour tombe d'aplomb comme dans une alcôve drapée de grands rideaux. J'essayais de tailler ; dans la belle étoffe aux nuances vives, suffisante pour une robe, j'arrivais à force de maladresse à ne plus trouver qu'un petit

cercle pour recouvrir un chapeau rond. Sans me décourager, j'essayais de coudre.

Peu à peu j'appris à rester tranquille, je sentis le charme des jours de pluie sans promenade, et du travail patient qui fait l'heure courte en enfermant la minute qui passe dans la piqûre des points. Les mains si petites faisaient l'ourlet trop gros, mon fil se nouait, cassait, je devenais toute rouge, je perdais mon dé, mes ciseaux ; le peloton roulait à terre, emmêlé comme par un jeune chat. Alors, il fallait ouvrir la table à ouvrage, et tout doucement pénétrer dans cette quantité de coffrets, de petites boîtes pleines d'objets menus, précieux par cela même, que l'on manie en devenant adroite, où l'on apprend à trier un cent d'épingles sans se piquer, et à démêler toute seule un écheveau au dos d'une chaise.

Les bobines à tourner, les aiguilles à enfiler, cet affinement du regard et des doigts me vint par ma poupée. Aussi je la vois tout à l'entrée de ma vie de femme, comme dans le cadre étroit d'une allée qui s'éloigne, juste assez grande pour emplir de sa silhouette d'enfant heureuse tout mon horizon d'alors.

LUCE.

LE JOUR DE L'AN D'UN VIEUX GARÇON

Le Jour de l'An, la cruelle chose pour le vieil homme solitaire qui descend la côte ! Sa vie s'épuisa aux successifs et identiques recommencements. Sur la route ensoleillée de la jeunesse, des souriants fantômes lui apparurent, blondes jeunes filles aux yeux couleur d'espérance, aux doigts fins, au sourire prometteur ; il préféra boire au cabaret et lorgner la servante ; plus tard, de tremblantes visions à la chantante voix voulurent l'entraîner dans leur ronde, il aima mieux lire les journaux et discuter la question sociale ; sous la lampe calme il aperçut la forme blanche d'une jeune femme pâle endormant un enfant ; il se passionna pour le billard en cent points avec des commis voyageurs. La route cependant devenait plus dure, du froid tombait sur les épaules, les arbres secouaient au vent du soir leurs feuilles bruisantes. L'âge obscurcissait son regard, inclinait vers la terre son front ridé et les choses n'apparaissaient plus qu'en un rêve. La Fortune lui tendit de rayonnantes pièces d'or, la Gloire lui offrit des palmes, mais trop tard. Aujourd'hui, il vit sans appui avec, dans le cœur aigri, la suprême désespérance de ceux qui manquent leur destinée. A ses côtés, vieilles et chancelantes, s'avancent deux femmes pâles, le Souvenir et le Regret, endeuillées de souples étoffes et si affaissées en leur démarche molle, qu'elles semblent des ombres. Et le vieil homme solitaire songe à la tristesse de mourir...

LA MODE



Nœud en dentelle et soie



Cristi! Quelle élégance... Peut-on savoir, sans indiscrétion, l'adresse de votre tailleur ?...

POUR RIRE

Au Transvaal, entre officiers anglais.
— Kruger a débarqué...
— Oh ça ?
— A Marseille !
— Ah !... cré nom... vous m'avez fait une peur !

**

A table, chez les Durapiat.
— J'espère conclure une bonne affaire, dit le vieux pingre à sa femme ; en ce moment je nourris certains projets.

La bonne, qui écoute, entre ses dents :
— Vrai, ils ne doivent pas être bien gras !

**

Le Parvenu (se rengorgeant.)—C'est vrai que je suis millionnaire aujourd'hui ; mais quand j'ai commencé à faire des affaires, je n'avais rien...

—C'est juste, lui observa quelqu'un, mais ceux qui ont fait des affaires avec vous, avaient quelque chose.

**

Un étudiant devait quatre ou cinq termes à son propriétaire.

Après quelques paroles aigre-douces, on en vient aux injures :

—Monsieur, s'écrie le propriétaire, je vous prie de ménager vos termes.

—Voilà longtemps, répondit l'étudiant, que j'attendais cette bonne parole.

**

Rosette à six ans.

—Maman, demande-t-elle, si je me marie, est-ce que j'aurai un mari comme papa ?

—Certainement, ma chérie.

—Et si je me marie pas, est-ce que je deviendrai une vieille fille comme tante Catherine ?

—Sans aucun doute.

—Hélas ! maman, comme les femmes sont malheureuses !...

**

On cause dans un salon.

—Je voudrais, dit une dame, que mon fils sût un peu de tout ; qu'il eût une teinture latine et grecque, une teinture d'histoire et de géographie, une teinture des mathématiques, une teinture de dessin ; mais je ne sais pour cela quel maître lui donner.

—Donnez-lui, madame, un maître teinturier.

GRATIS

Nous donnerons des **PRIMES DE VALEUR** à tous ceux qui vendront 6 de nos épingles ou plus, ornées de rubis étincelants, saphires, améthyste, émeraude, etc., à 10 cts. chacune. Quelques unes des primes sont illustrées ci-dessus et comprennent d'élégantes bagues ornées de diamants électriques, épinglettes, etc., jolis bracelets plaqués en or, chaînes, "sets" pour blouses, boucles, colliers, etc., montres de bonne qualité, boîtiers en nickel, métal à fusil, plaqués en or. Envoyez simplement votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons une quantité de nos épingles ornées de pierres, aussi.

Notre Immense Catalogue de Primes, Contenant 36 Primes de Valeur

Quand vous aurez vu les épingles, envoyez nous l'argent, et la prime que vous aurez choisie vous sera envoyée tout à fait **gratuitement**.

THE MAXWELL CO., Department 567 TORONTO, Canada

ÊTES-VOUS BELLE ? SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.

Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attrayantes. Rien ne détruit plus le bonheur et le beauté que les taches de rousseur, boutons à têtes noires et autres, peau jaune ou boueuse, taches, rides, nez ou figure rouge, teint basané, éruptions, écolorations, ou taches de n'importe quelle nature. Ils enlaidissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les **Cachets de Miller pour le Teint**. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontre, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur.

POUR DAMES ET MESSIEURS.—Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, écoloration et taches chez les dames et messieurs. Ils rajeunissent les vieilles gens, embellissent la figure, le cou, les épaules et la bras. Ils donnent au teint les teintes délicates de la jeunesse. Ceci peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Rappelez-vous que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. **VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT.**—Pendant quelques jours continuerons à envoyer un **Paquet d'essai gratuit de CACHETS DE MILLER** aux lecteurs de ce journal. Vous pourrez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Échantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetées. Incluez un timbre pour de poste. **THE MILLER CO., Boîte 1500 Toronto, Canada.**

HOTEL RICHELIEU

Nouveau propriétaire
L. A. COTÉ

Ex-Gérant de
L'HOTEL RIENDEAU

L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

GRATIS Gagnez cette magnifique bague en or ornée d'une pierre imitation de diamant, en vendant seulement 10 épingles à cravate à 10c. Envoyez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons toute fait gratuitement votre bague par la poste, soigneusement emballée dans une boîte boubliée en valours.

Cie. Toronto Premium, Toronto, Can. Boîte 1508

Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

Avis est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars et un bonus de deux dollars par action sur le capital de cette institution ont été déclarés et seront payables à son bureau-chef à Montréal, le et après

MERCREDI, LE 2 JANVIER PROCHAIN.

Les livres de transfert seront fermés du 15 au 31 décembre prochain, ces deux jours compris.

Par ordre du Conseil de direction.

HY. BARBEAU,
Gérant.

Montréal, 30 novembre 1900.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - ÉPUISEMENT - avec les **PILULES AN. ONIO**

toniques, réparatives, reconstruisant, 2 fr. Pharm. MALAYAN, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS

Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

ON DEMANDE à placer \$34,000

par Petit Montant à taux bas.

JEAN-CH. BRAZIER.
Bell Tel. M. 2784. 97, ST-JACQUES

Essayez Cette Devinette

C'est la plus intéressante qui ait jamais été inventée. Elle consiste en une plaquette en cuivre poli contenant 41 trous dans lesquels est fixé un anneau. Il est facile d'oter cet anneau quand on sait comment. Nous désirons avoir des agents partout pour le vendre et nous donnerons gratuitement, au premier agent dans chaque ville, une magnifique montre américaine Lever. Ample détail, avec échantillon de la Devinette envoyés sur réception de 10c. en argent. Écrivez-nous de suite La Cie. Empire Novelty, Boîte 1507 Toronto.

GRATIS! 51 MONTRES D'OR.

Achetez-vous vos cigares dans le gros ? Ils ne sont pas seulement meilleur marché mais aussi plus frais et de meilleure qualité. Nous désirons avoir deux fois autant de clients et nous sommes déterminés de les obtenir. A cette fin nous offrons tout à fait gratuitement 51 Montres D'or qui seront distribuées selon les conditions suivantes. Vous êtes requis d'arranger les 20 lettres qui sont mêlées dans le bloc de manière à former les noms de 3 villes canadiennes. La première personne qui nous enverra la correcte solution recevra une magnifique montre Waltham Gold Filled garantie durer 20 ans, grandeur convenable pour dame ou Monsieur, découverte ou avec boîtier de chasse si on le désire. Les 25 autres personnes qui enverront les réponses correctes recevront chacune une montre plaquée en Or avec boîtier de chasse, grandeur convenable pour dame ou Monsieur, ainsi que désiré, et si le nombre des réponses excède 25, nous donnerons en outre, 25 montres, plaquées en or, découvertes aux dernières 25 autres personnes qui enverront les correctes réponses. Ce concours se fera le dernier jour de février. Les lettres qui doivent servir à former les noms des villes doivent être envoyées par la poste, votre réponse vous devez inclure \$1.00 pour une boîte échantillon, contenant 25 de nos cigares choisis, que nous vous enverrons par Express, tous frais payés d'avance. 3. L'argent doit être envoyé par la poste, Lettre Enregistrée ou Express. 4. Toutes les réponses doivent être envoyées par le Bureau de Poste afin que tout soit conduit avec la plus grande honnêteté. 5. Les réponses seront numérotées dans l'ordre que nous les recevrons et les montres seront envoyées aux gagnants le dernier jour de février, 1901. Écrivez-nous dès aujourd'hui car ceci est une offre spéciale. **CIE. TORONTO PREMIUM, Boîte 1508 Toronto.**

GRATIS 51 GRATIS 51 GRATIS 51

L	T	A	A	E
O	L	M	O	T
D	O	N	A	N
R	W	O	T	N

LA CUISINE

Essai du thé.—D'après un praticien russe, on peut parfaitement s'assurer soi-même de la bonté du thé que l'on achète, par le procédé suivant : Mettez une pincée de thé dans un verre, verser dessus un petit peu d'eau froide et agitez. Le thé pur et vrai ne colorera l'eau que très légèrement, tandis que du thé fraudé et teint donnera de suite une infusion colorée. Continuez l'expérience, faites bouillir séparément vos deux échantillons, laissez-les refroidir et la différence sera plus marquée. Le thé fraudé, après l'ébullition, devient encore plus foncé, mais reste transparent et clair, tandis que le thé vrai prend une teinte plus claire, mais légèrement louche. Ceci provient du tannin qui se trouve et doit se trouver dans le thé, tandis que le thé fraudé n'en contient plus.

Bonnons au beurre.—Mettez dans une casserole émaillée 125 parties de beurre frais, 125 parties de sucre en poudre, 2 cuillerées à café de miel et un verre de lait ; faites réduire sur le feu, en ne cessant de tourner pendant 15 à 20 minutes ; versez sur un plaque de marbre beurrée, (ou une toile beurrée) laissez tiédir ; puis coupez la pâte en carrés avec un couteau beurré avant qu'elle ne soit devenue complètement solide. On peut parfumer avec quelques gouttes d'essences de vanille ou de café.

Les crêpes.—La pâte des crêpes doit être faite plusieurs heures à l'avance et même dès la veille. Pour faire de 30 à 36 crêpes, c'est-à-dire un plat pour 12 personnes environ, prenez une livre de farine, 12 œufs ; battez les et mélangez à la farine ; quand il ne reste plus de grumeaux, ajoutez une cuillerée d'huile d'olive et une de rhum, salez. Détrempez et délayez la pâte avec moitié eau et une consistance bien liquide, nécessaire à la légèreté et à la finesse des crêpes.

Cuisson.—Mettez à la poêle une noix de beurre fondu et une de saindoux ; quand la graisse est bien fondue, versez dedans la valeur de trois cuillerées à soupe de pâte ; quand la crêpe est cuite d'un côté on la saute dans la poêle où elle retombe pour cuire de l'autre, et, ceci fait on glisse la crêpe, et les suivantes, sur un plat que l'on tient au chaud. On sert du sucre en poudre avec les crêpes.

HORREUR

A la mort de Louis XIV, le cœur du monarque défunt, conformément à l'usage du temps, fut d'abord embaumé et ensuite enfermé dans un écrin ou chasse. Pendant la période révolutionnaire, la populace s'en empara, sort qu'il partagea avec beaucoup d'autres choses encore et, après bien des vicissitudes, il entra en la possession de lord Harcourt qui le déposa dans sa demeure à Nuneham où il fut conservé comme une de ses pièces curieuses les plus rares. Quand lord Harcourt mourut, le cœur du Grand Roi fut recueilli par ses héritiers comme une relique de famille.

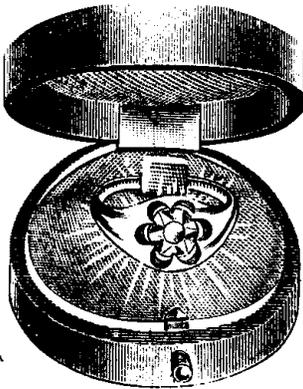
Or, il advint qu'un beau jour le docteur Buckland, le factieux doyen de Westminster, fut invité à dîner au château de Nuneham. A cette occasion, le cœur du grand monarque fut sorti de sa vitrine et exhibé aux convives auxquels son histoire fut racontée. Le docteur Buckland parut y prendre un vif intérêt et demanda qu'on lui passât l'objet. Dès qu'il l'eut entre les mains, il retira de son écrin d'argent le viscère et, à l'horreur et au dégoût de toute l'assistance, le croqua et l'avala !

INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultations gratuites.

Notre Vaste Stock OFFERT GRATUITEMENT



Nous nous retirons du commerce de bijouterie en gros et nous avons l'intention de donner à tout le monde l'occasion de gagner des BIJOUX DE GRANDE VALEUR.

NOTRE SYSTEME.—Nous avons environ 5,000 douzaine d'élegantes épingles de fantaisie, en une grande variété de patrons ; quelques unes valent jusqu'à 50c. chacune. Nous allons les écarter à 10c. chacune.

NOUS VOUS DEMANDONS d'en vendre une douzaine à 10c. chacune et pour ce léger service—nous vous donnerons une de nos BAGUES ORNEES D'UN DIAMANT ELECTRIQUE BRILLANT qu'on peut à peine distinguer d'une bague ornée d'un diamant de \$100.

DIRECTIONS.—Envoyez nous votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons une douzaine de ces épingles, différents patrons. Quand vous les aurez vendues à 10c. chacune, retournez nous l'argent et nous vous enverrons la bague tout à fait gratuitement.

Aussitôt que ces marchandises seront vendues, cette offre sera discontinuée, afin d'éviter les déceptions écrivez nous immédiatement.

THE GOLDALCOID CO. BIJOUTERIES IN GROS DEPT. 38 TORONTO

Théâtre National Français SEMAINE DU 31 DECEMBRE

LE REGIMENT

Drame en 5 actes, par Mary et Grisiar

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINÉES : Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures. Prix Matinée, 10c, 20c. (Dim. excepté).—Soirs, 10c, 20c, 25c, 30c. Bell Tel. East, 1736

Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine Tél Marchands 520

La semaine prochaine : Marie-Jeanne



1000 Montres Données Gratis...

Nous donnons gratuitement des Montres de valeur en plaquées en or pour la vente de nos portraits en couleurs, de la reine, Sir Wilfrid Laurier, Sir Charles Tupper, etc., à 10 cents chacun. Ils se vendent comme des pains chauds.

Nous donnons des montres pour dames et messieurs. Placées en or électro, magnifiquement finies, faites d'après les plus jolis patrons de montres en or plein. Superbement gravées, d'arabesques et filets. Remontoir patent, absolument à l'épreuve de la poussière, avec un verre de cristal français, bisauté. Elles égalent en apparence les montres de \$50.00.

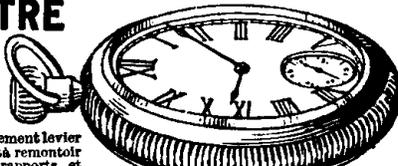
Nous donnons aussi des prix de valeur pour la vente de 6 ou plus de nos portraits. Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous enverrons des échantillons ainsi que notre immense catalogue de prix.

Vendez les portraits, retournez l'argent et le prix choisi vous sera envoyé absolument gratis.

The Royal Academy Publishing Co., DEPT. 627 TORONTO, CANADA

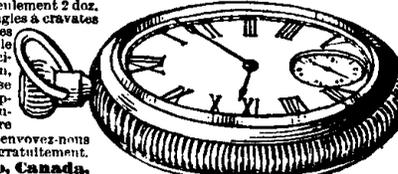
GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant seulement deux douzaines de belles épingles, fines en Or et en Argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Ces épingles sont le meilleur article qui ait jamais été offert à nos agents, tout le monde est anxieux de les acheter. Vous pouvez gagner cette belle montre dans une heure, ces épingles se vendent si facilement. La montre a un vrai mouvement levier Américain, avec boîtier en nickel poli bord orné et remontoir Elle est très élégante et recommandable sous tous rapports, et devrait durer des années. Envoyez-nous cette annonce, et nous vous expédierons les épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et cette belle montre vous sera envoyée gratuitement.



GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant seulement 2 doz. de belles épingles à cravates fines en or à 10c. Elles ont beaucoup de valeur. Les personnes sont anxieuses de les acheter. Vous pouvez gagner cette belle montre dans une heure, vu que les épingles se vendent si facilement. Cette montre a un vrai mouvement levier Américain, avec boîtier en nickel poli et bord orné, elle se monte et se règle sans clef, est délicate et recommandable sous tous rapports, en prenant bien soin elle peut durer des années. Déontez cette annonce et envoyez-nous la avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre montre tout à fait gratuitement. EMPIRE NOVELTY CO., Boite 1507 Toronto, Canada.



GRATIS CARBINE A AIR

Nous donnons cette magnifique Carbine à Air aux personnes qui vendront seulement 20 de nos splendides épingles à cravates à 10c. chacune. Ces épingles sont très bien finies en or, de différents patrons, ornés de rubis et de pierres imitation de diamant, rubis et émeraude. Elles sont très faciles à vendre. Notre Carbine est des mieux faite et du dernier modèle, éprouvée avec soin avant de sortir de la fabrique. Pour pratiquer à la cible et pour tirer le petit gibier, il n'y a rien de mieux. Il suffit de travailler ferme pendant deux heures, pour gagner cette belle carbine. Ecrivez-nous et nous vous expédierons les épingles tous frais payés. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir notre carbine tous frais payés. GEM PIN CO., Boite 1503 Toronto.



RESULTAT MAGNIFIQUE

Le vrai tonique dans toutes les maladies qui affaiblissent

UN NOUVEAU TEMOIGNAGE MEDICAL

St-Alexandre (Kamouraska) 18 décembre 1900.

A. Toussaint & Cie, Québec.

Je, soussigné, médecin pratiquant à St-Alexandre, certifie avoir employé dans ma clientèle le Vin des Carmes comme tonique général dans toutes les maladies débilitantes et avoir obtenu un résultat magnifique.

Le Vin des Carmes est très agréable au goût.

V.-A. VEZINA, M.D.

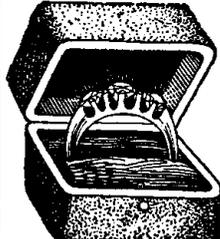
Cock's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B.-F. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

GRATIS



Nous donnerons cette magnifique Bague, fine en Or, ornée de trois superbes Brillants aux personnes qui vendront seulement 10 Jolies Épingles fines en Or et en Argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Elles sont si jolies qu'on ne peut s'en passer autrement que de les acheter. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et vous recevrez cette Bague soigneusement emballée dans une jolie boîte doublée en velours.

La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT

et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordre nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. Écrivez par une BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00. GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HASTY 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Écrivez à Dr R. H. KLINE, Ltd., 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871.

GAGNEZ



Cette montre de Dame, c'est une véritable petite beauté, avec boîtier en nickel poli, cadran bien orné, aiguilles d'or et à remontoir, en vendant seulement 3 douzaines d'épingles fines en or et en Argent, en forme de Fer à Cheval, à 10 cents chacune. Toute le monde désire en avoir, elles sont si jolies. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera expédiée gratuitement. La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.



Nous donnerons ce magnifique Bracelet en Argent véritable Sterling et ciselé, aux personnes qui vendront seulement 15 sets d'épingles fantaisie Parisiennes, à 10c. le set. Chaque set comprend 3 épingles fantaisie gravées et émaillées, fines en Or. Toutes les dames désirent en avoir. Vous pouvez vendre les 15 dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les 15 sets. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir, franco, ce magnifique Bracelet en argent Sterling, en forme de chaînon courbés, avec serrure et clef. Cie; Dominion Novelty, Boite Toronto.

SOIRÉES DE FAMILLE

C'est pour jeudi, 3 janvier, semaine du jour de l'an, que les artistes des Soirées de Famille interpréteront au Monument National Marié trois fois malgré Lui de Grenet-Dancourt. Cette comédie d'une haute valeur et qui contient une intrigue des plus mouvementées, comprend trois actes. Elle a été représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre Cluny, le 11 janvier 1884. Elle a eu un succès énorme et un grand nombre de reprises, c'est une des plus fortes comédies-vaudevilles du répertoire contemporain.

La distribution est la plus nombreuse qui ait été faite jusqu'ici aux Soirées de Famille comme comédie. A cause de l'importance de cette distribution, nous allons la donner en détail :

Nous verrons M. Roy dans Raoul, M. Barré dans André, M. Duhamel dans le bourgeois Carindel, M. Bédard dans l'oncle Dubochard, M. Tremblay dans l'oncle Dordonnois, M. Emmanuel dans le Master Boxeen, M. Denis l'Adjoint, M. Morin dans Baptiste et Jardinier.

Du côté des femmes Mlle Calder jouera Mme Carindel, Mme Chappelaine Mme Bassinet, Mlle Croteau Juliette Carindel, Mlle Bianca Lyons, jouera miss Victoria Boxeen, Mlle Bernard, Pigeonnette, Mme Denis Euphémie.

Cette représentation promet d'être une des plus brillantes de la saison.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Le Régiment, le grand drame de MM. Jules Mary et George Grisier, sera à l'affiche toute la semaine du 31 courant. Plusieurs artistes qui jouissent d'une excellente réputation, Mme de la Sablonnière et MM. Palmiéri et Godeau, maintes fois applaudis dans différents théâtres de cette ville, feront leurs débuts dans cette pièce au Théâtre National Français.

Le Régiment a obtenu à l'Ambigu de Paris un immense succès qu'il retrouvera à Montréal, grâce à son irréprochable interprétation et au soin avec lequel il a été monté par l'entrepreneuse direction du Théâtre National.

Trop longue serait l'analyse de la pièce. Il faut nous borner à citer les principaux tableaux et les scènes les plus intéressantes. Ce sont, d'abord, le duel entre Jacques, le vaillant sous-officier, et le traitre Géronde (MM. Daoust et Palmiéri), la tentative de meurtre, l'interrogatoire, la chambrée, scène militaire on ne peut plus réjouissante ; le champ des grandes manœuvres et le défilé des troupes, tableau très imposant ; pour la dégradation militaire de Jacques, spectacle extrêmement poignant.

Les rôles ont été confiés à Mme Bouzelli et de la Sablonnière, à Mlle Bérançère, et à MM. Louis Labelle, Julien Daoust, Ducastel, Hamel, Palmiéri, Godeau, Maurini, Bouzelli, Petitjean, Filion et autres, tous artistes dont on a peu apprécié le talent.

Après Les fiancés d'Albano qui ont obtenu un succès peut-être sans précédent, Le Régiment attirera chaque jour la foule dans la jolie salle, si confortable, du théâtre National Français.

CURBIT LE BRUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte

Phosphatine de Wood. Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de débilité sexuelle, tous effets d'abus ou d'exces de stimulants, abus du tabac, de l'opium et des stimulants. Envoyé sur réception du prix. Six paquets, \$1.00, six, \$3.00. Un vous plaira, six paquets, Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse. The Wood Company, Windsor, Ont. R. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

99 TIMBRES. Les timbres de la meilleure valeur qui aient jamais été offerts. Un paquet contenant 99 différents timbres de quatre-vingt-cinq pays, y compris Cuba, du Mexique, du Cap de Bonne Espérance, du Transvaal, de Victoria, de la Jamaïque, etc., expédiés franco par la poste pour 10 cents ou trois paquets pour 25c. Nous avons aussi un gros paquet contenant, exactement ce qu'il faut pour les marchands qui nous expédieront par la poste pour 40c. ou trois paquets pour \$1.00. MCFARLANE & CO., 112 rue Yonge, Toronto, Ont.

LIBRAIRIE FAUCHILLE. 1712 rue Sainte-Catherine. MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Cette importante maison de librairie vient de recevoir de Paris les almanachs Hachette et du Drapeau pour 1901, aux prix de 45c, 60c, 90c et \$1.20, aussi les suivants à 15 cents et 17 cents par poste : Des devinettes pour rire, des Calembour, du Farceur, des Tours de Cartes, Amusant, Guillaume, des Parisiennes, par Grévin, du Charivari, des Jeux de Cartes, du Savoir-Vivre, de la Bonne Cuisine, etc. Un grand choix de livres en tous genres dont voici les dernières nouveautés : Une Vie, les Dimanches d'un Bourgeois de Paris, la Maison Tellier, Bel Ami, par Guy de Maupassant, 90c. Heureux ménage, par Marcel Prévost, 90c. Les Idylles antiques, par Paul Fort, 90c. Premier voyage, premier mensonge, par A. DauDET, 90c. Suprême étreinte, par DUSAURY, 90c. Balancez vos Dames, par Gyp, 90c. La Ténébreuse, par G. Ohnet, 90c. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

GRATIS. Nous donnerons cette magnifique Bague Fine en or, ornée d'une magnifique imitation de diamant, aux personnes qui vendront seulement que 10 sets d'épingles Fantaisie Parisiennes à 10c. le set. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Épingles. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette Bague franco. La Cie. Dix, 1510 Toronto, Canada.

CORSETS NOUVEAUX. Droit Devant Nouvelle Forme. C. P. à la Sirede. \$1.00 et plus. Par la malle 15c de plus. P.N. No 712. GANTS DE KID D'HIVER POUR HOMMES DAMES. "Mocha," doublé en soie. 75 Cents. "Calve," 75 Cents. Bleu vert, rouge, gris Gants à boutons couleur et noir, 50 Cents. Corsets et Gants réparés à peu de frais. J. B. A. LANCTOT, 152 St-Laurent, Montréal. Fabricant de Gants. Tel Main 3187

GRATIS. Nous donnons cette magnifique Bague Fine en Or ornée de trois magnifiques brillants aux personnes qui vendront seulement 10 belles Épingles à Cravate, à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Épingles. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle Bague soigneusement emballée dans une jolie caisse d'ivoire en velours. EMPIRE NOVELTY CO., Boite 1507 Toronto.

GRATIS. Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bordonné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvue de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines d'épingles fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Envoyez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco. La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

587 ans RIPANS

BONNES RAISONS POUR FAIRE USAGE DES RIPANS

Elles guérissent les désordres gastriques et du fonctionnement de l'estomac et améliorent la santé de tout le système en mettant chaque organe en action.

Elles stimulent la production normale du liquide gastrique.

Elles empêchent la fermentation de se produire dans l'estomac et les intestins.

Elles enlèvent les douleurs gastriques et intestinales.

Elles agissent tout de suite et continuent à agir aussi longtemps que la nourriture fait son travail de digestion.

Elles coûtent cinq cents pour dix pastilles dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE. — Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils banissent le douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

SET. Consiste d'un morceau du meilleur, 9 pouces de large d'un morceau pour plateau à peigne et à D'ESTAMPEZ brosse, 10 pouces de long, 4 doilles et 12 patrons d'estampes. Envoyé franco, pour 10c. ou 3 sets pour 25c. MCFARLANE & CO., Toronto, Can.

CAMERA GRATIS. 2x3 pouces et n'importe qui peut apprendre à le faire fonctionner en quelques heures en suivant les instructions. Le tout comprend 1 Camera, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de hypo, 1 plateau à développer, 1 paquet de révélateur, 1 set de directions, 1 bain virage, 1 paquet de poudre à fixer, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Soigneusement emballés dans une jolie boîte et envoyés franco aux personnes qui vendront seulement, 15 des plus jolies Épingles fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Ce sont de vraies petites beautés et se vendent à première vue. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Camera tous frais payés. La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

GRATIS. Nous donnons ce magnifique Violon, bonne grandeur, modèle Stradivarius complet avec archet et cordes, aux personnes qui vendront seulement que deux douzaines d'épingles à cravates à 15 cts. chacune. Ces épingles sont bien finies en or et ornées d'une magnifique imitation de diamants de rubis et d'émeraudes. Elles sont une splendide valeur et se vendent très facilement. Décrivez cette annonce et envoyez-nous la avec votre adresse et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Violon par express, tous frais payés par nous. GEM PIN CO., Boite 1503, Toronto, Can.

6 BAGUES GRATIS! Nous envoyons aux agents 30 méches de lampes brevetées. Ce sont les meilleurs méches de l'univers. Elles donnent une aussi bonne lumière que le gaz. Peuvent être vendue en une heure ou deux à 5 cents chacune. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous le montant de \$1.00 et nous vous enverrons gratuitement 6 méches de ces splendides bagues fines en or. Ces bagues ornées de pierres précieuses aussi bien que celles ornées d'ici des diamants. Les bagues forme bandon en différents dessins sont toutes garanties donner satisfaction. Premium Supply Co., Boite 1502 Toronto

CAMERA GRATIS. Complète avec accessoires et les instructions. Pose un portrait 2x3 pouces, et n'importe quelle personne peut en suivant les instructions apprendre à le faire fonctionner. Les accessoires comprennent 1 Camera, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de hypo, 1 châssis à imprimer, 1 plateau à fixer, 1 paquet de révélateur, 1 set de directions, 1 bain virage, 1 paquet de poudre à fixer, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Soigneusement emballés dans une jolie boîte et envoyés franco aux personnes qui vendront seulement, 15 des plus jolies Épingles fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Ce sont de vraies petites beautés et se vendent à première vue. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Camera tous frais payés. THE GEM PIN CO., Boite 1503 Toronto.

GRATIS. Nous donnerons ce magnifique Violon, modèle Stradivarius, grandeur complète avec archet et cordes, aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines d'épingles à 10c. chacune. Ces épingles, fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, sont de vraies petites beautés. Elles se vendent très facilement et c'est l'article le plus facile à vendre qu'il y ait jamais eu. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Envoyez-nous l'argent et votre Violon vous sera expédié par express, franco. La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

GRATIS. Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bordé de rubis, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boite 1504 Toronto, Can.

CAMERA GRATIS! Complète avec accessoires, aux personnes qui vendront seulement 15 boutons Lever en Or, à 10c. chaque. Ce Camera prend un portrait de 2x2 pouces, il est si facile à faire fonctionner que n'importe quel enfant intelligent peut, avec un peu de pratique, faire de bons portraits. Le tout comprend 1 Camera, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de hypo, 2 cadres à imprimer, 2 plateau à développer, 1 paquet de poudre à fixer, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis, une douzaine de feuilles de papier sensitif, et un set complet de directions. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les boutons. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco, votre Camera, soigneusement emballée. Envoyez-nous aujourd'hui. CIE. LEVER BUTTON, Boite 504 Toronto.

GRATIS ARGENT SOLIDE. Nous donnons ce magnifique Bracelet en argent sterling solide, avec vraie serrure à clef, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines d'épingles à Cravate, à 10c. chacune. Ce Bracelet est de la dernière mode, genre courbé. Vous en serez enchantés. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Bracelet vous sera expédié tout à fait gratuitement. Toronto Premium Co., Boite 1506 Toronto, Can.

Le Passe-Temps. est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves, 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie ; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, ducs, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J. E. Bélair, éditeur, 58 rue Saint-Gabriel, Montréal.

OR SOLIDE. Nous donnons cette magnifique bague en or solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épingles suisses ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague. PREMIUM SUPPLY CO., Boite 1502 Toronto, Canada.

CAMERA GRATIS. Complète avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x3 pouces et n'importe qui peut apprendre à le faire fonctionner en quelques heures en suivant les instructions. Le tout comprend 1 Camera, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de hypo, 1 plateau à développer, 1 paquet de révélateur, 1 set de directions, 1 bain virage, 1 paquet de poudre à fixer, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Soigneusement emballés dans une jolie boîte et envoyés franco aux personnes qui vendront seulement, 15 des plus jolies Épingles fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Ce sont de vraies petites beautés et se vendent à première vue. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Camera tous frais payés. La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

GRATIS. Nous donnons ce magnifique Violon, bonne grandeur, modèle Stradivarius complet avec archet et cordes, aux personnes qui vendront seulement que deux douzaines d'épingles à cravates à 15 cts. chacune. Ces épingles sont bien finies en or et ornées d'une magnifique imitation de diamants de rubis et d'émeraudes. Elles sont une splendide valeur et se vendent très facilement. Décrivez cette annonce et envoyez-nous la avec votre adresse et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Violon par express, tous frais payés par nous. GEM PIN CO., Boite 1503, Toronto, Can.

6 BAGUES GRATIS! Nous envoyons aux agents 30 méches de lampes brevetées. Ce sont les meilleurs méches de l'univers. Elles donnent une aussi bonne lumière que le gaz. Peuvent être vendue en une heure ou deux à 5 cents chacune. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous le montant de \$1.00 et nous vous enverrons gratuitement 6 méches de ces splendides bagues fines en or. Ces bagues ornées de pierres précieuses aussi bien que celles ornées d'ici des diamants. Les bagues forme bandon en différents dessins sont toutes garanties donner satisfaction. Premium Supply Co., Boite 1502 Toronto

CAMERA GRATIS. Complète avec accessoires et les instructions. Pose un portrait 2x3 pouces, et n'importe quelle personne peut en suivant les instructions apprendre à le faire fonctionner. Les accessoires comprennent 1 Camera, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de hypo, 1 châssis à imprimer, 1 plateau à fixer, 1 paquet de révélateur, 1 set de directions, 1 bain virage, 1 paquet de poudre à fixer, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Soigneusement emballés dans une jolie boîte et envoyés franco aux personnes qui vendront seulement, 15 des plus jolies Épingles fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Ce sont de vraies petites beautés et se vendent à première vue. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Camera tous frais payés. THE GEM PIN CO., Boite 1503 Toronto.

GRATIS. Nous donnerons ce magnifique Violon, modèle Stradivarius, grandeur complète avec archet et cordes, aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines d'épingles à 10c. chacune. Ces épingles, fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, sont de vraies petites beautés. Elles se vendent très facilement et c'est l'article le plus facile à vendre qu'il y ait jamais eu. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Envoyez-nous l'argent et votre Violon vous sera expédié par express, franco. La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

GUÉRI EN
TRES PEU
DE TEMPS

Etes-vous
Grevé?

ALDERIC FILON, No 5 rue Robin,
qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie
simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal

POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL

(Coin Chambord)

MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un son avant votre com-
plète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas
venir à Montréal peuvent suivre le
traitement à domicile avec le même
résultat.

CONSEIL D'AMIS

Pendant cette période de l'année si dange-
reuse pour la santé des petits enfants, servez-
vous du Petit Collier Electrique au Dr Pouget
pour la dentition. Le Collier et une bouteille
de strop, le tout 50 cents. En vente dans toutes
les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur
réception du prix.

INSTITUT DENTAIRE
FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS



GRATIS!

Gagnez cette bagne étincelante
finie en or, ornée d'une magnifi-
que pierre imitant parfaitement
le diamant parisien en vendant
seulement 20 mèches de lampe
procédé Marshall à 5c. chacune.
Nos agents en sont enchantés—ils
les vendent si facilement. N'en-
voyez pas d'argent d'avance,
dépêchez cette annonce et envoyez-
nous la avec votre nom et votre
adresse et nous vous expédierons
les mèches. Quand vous les aurez
vendues en-voyez nous l'argent et
nous vous enverrons votre bagne
franco par la poste.

PREMIUM SUPPLY CO., Boite 1502 Toronto, Canada.

THE "BEST"
LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus éco-
nomique, la plus puis-
sante du monde.

Fait et brûle son pro-
pre gaz. Les lampes sont portatives. Pa-
soin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz
la lumière parfaitement blanche, régulière
issante, et acceptée par toutes les assurances

0 Chandelles 20 heures pour 5 cts

Pas de mèches à arranger, pas de fumées
d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer
lairaage supérieur à l'électricité, l'acétylène
l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix de
nues en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light

MONTREAL.
Agents demandés.



THE MODERN LIGHT

1566 rue Notre-Dame

(En face du Palais de Justice.)

GRATIS Set complet de quatre
gants de boxe donné
gratuitement aux personnes qui vendront seu-
lement 2 doz. de belles épingles à cravate,
à 15c. chaque. Les gants sont faits en kiki
très fort, et sont remplis de crins fins.
Les meilleurs faits. Envoyez-nous cette
annonce et nous vous expédierons
les épingles. Vendez les, envoyez-
nous l'argent et nous vous expédierons
les gants, par express, ce magnifique set de gants de boxe, tout à
fait gratuitement. GEM PIN CO., Boite 1503 Toronto, Can.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite
par les Poudres
Orientales, les
seules qui assurent
en 3 mois le déve-
loppement des for-
mes chez la femme
et guérissent la
dyspepsie et la ma-
ladie du foie.

Prix : Une boîte,
avec notice, \$1.00 ;
Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco
par la malle sur ré-
ception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBESITÉ



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1584, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception
du montant.)

2898

AVOCAT ET CLIENT



—A quoi vos parents vous destinaient-ils ?
—Au barreau.
—Aux barreaux ? Vous n'avez pas mal réussi !

.. TEL. BELL 1387 ..

Pour NOEL et le JOUR de L'AN

FAITES RÉPARER VOS
ARGENTERIES

PAR LA

Royal Silver Plate Co.

Plaquéurs en Or et en Argent

40, Côte St-Lambert. Prix modérés.

VOYEZ GRATIS

Vous avez le choix d'un magnifique Bracelet en
argent ou fini en or en vendant seulement 1 doz.
de belles épingles à cravate, à 15c. chaque. Ces
épingles se vendent facilement, vu qu'elles sont
montées avec des pierres colorées d'un grand brillant, et sont finies en or romain. C'est la dernière
mode d'épingle à cravate. Les Bracelets sont faits avec des chaînons courbés du dernier goût et finis d'une manière ex-
quise en argent ou en or, comme vous le désirerez. Découpez cette annonce et envoyez-nous la avec votre adresse et
nous vous expédierons les épingles. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons, franco, votre Bracelet
soigneusement emballé. EMPIRE NOVELTY CO., Boite 1507 TORONTO, CANADA.

GRATIS!
Nous vous donnerons ce
magnifique Accordéon si
vous vendez seulement 3
doz. de sets d'Épingles
Fantaisie Parisiennes, à
15c. le set. Il est de toute
beauté, avec clefs en or, 2
series de lanches, caisse
en ébène, action ajournée
et soufflets doubles avec
protecteurs et agrafes.
Vous pouvez gagner ce bel instrument dans une couple d'
heures, en vendant nos Épingles Fantaisie Parisiennes. Elles
sont mises en set de trois Épingles chaque, sont joliment
gravées, et en émail finis en or. A 10c. les set elles se vendent
très rapidement. Envoyez-nous cette annonce et nous vous
expédierons les Épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent
et nous vous enverrons votre Accordéon franco. La CIE
DOMINION NOVELTY, Boite 1509 Toronto.

ASTHME

Traitement au liquide sec.
Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent
de ses mérites, 1,600 de celles-là deme-
urent dans Ontario. La seule méthode
de traitement dont se servent et qu'ap-
rouvent les médecins.



NORMAN H. H. LETT, Ecr.,
greffier de la ville d'Ottawa, dit :
Par l'usage de votre traitement,
j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait,
j'espère qu'il ne m'affligera plus.
J'ai fait usage
de votre traite-
ment consci-
ent et sement
suivant les ins-
tructions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

GRATIS cette magnifique
petite montre de
dame aux personnes qui ven-
dront seulement 2 douzaines
d'épingles à cravates à 15c.
chacune. Les épingles sont
très bien finies en or, et ornées de très
belles pierres imitation de Diamant, Rubis
et émeraude. Elles sont de très bonne
qualité et se vendront facilement. Le cad-
ran de la montre est très bien orné, avec
aiguilles les en or, elle tient très bien le
temps. Envoyez et nous vous enverrons
les épingles. Quand vous les aurez ven-
dus, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre
montre tout frais payés. GEM PIN CO., Boite Toronto.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

FOOTBALL Nous donnons cette
magnifique Football
GRATIS aux personnes qui vendront
seulement deux douzaines d'épingles à
cravate finies en or, à 15c. chaque. La
couverture est en excellent cuir, teint au
chêne et la vessie est en caoutchouc de
la meilleure qualité. Envoyez-nous cette
annonce et nous vous expédierons les
épingles. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et cette Foot-
ball vous sera expédiée par express, tous frais payés.
GEM PIN CO., Boite 1505 Toronto, Canada.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell; Main 2818.

LAPRÈS-LAVERGNE
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO
MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1283
RESIDENCE TEL. BELL EST 1741

Fraises et Champagne

Valse

Moderato bien chanté

C. LUDOVIC.

The first system of musical notation consists of two staves, treble and bass clef. The key signature has one flat (B-flat), and the time signature is common time (C). The music begins with a piano (*p*) dynamic. The melody in the treble clef features a series of eighth and sixteenth notes, while the bass clef provides a steady accompaniment of eighth notes.

The second system continues the piece and includes a tempo change to 'Mout. de Valse.' (Moderato de Valse). The time signature changes to 3/4. The melody in the treble clef becomes more melodic with some slurs, and the bass clef accompaniment features a mix of eighth and sixteenth notes.

The third system continues the piece with a steady accompaniment in the bass clef and a melodic line in the treble clef. The dynamics remain consistent with the previous sections.

The fourth system features a mezzo-forte (*mf*) dynamic. The melody in the treble clef is more active, with many eighth notes, while the bass clef accompaniment consists of chords and eighth notes.

The fifth system includes a forte (*f*) dynamic. The melody in the treble clef is highly rhythmic with many eighth notes. The bass clef accompaniment is also rhythmic, with eighth notes and chords.

The sixth system features a piano (*p*) dynamic. The melody in the treble clef is more melodic and includes a crescendo (*cresc.*) leading to a final piano (*p*) section. The bass clef accompaniment is primarily chordal.

The seventh system concludes the piece with a piano (*p*) dynamic. The melody in the treble clef is simple and melodic, and the bass clef accompaniment consists of chords and eighth notes.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The music is in a key with two flats. It features a melodic line in the treble and a harmonic accompaniment in the bass. Dynamics include *cresc.*, *dim.*, and *p*.

Second system of musical notation. It includes first and second endings marked with '1' and '2'. Dynamics include *cresc.*, *p*, and *f*.

Third system of musical notation. It features an 8-measure rest in the treble staff. Dynamics include *mf* and *cresc.*.

Fourth system of musical notation. It features an 8-measure rest in the treble staff.

Fifth system of musical notation. It features an 8-measure rest in the treble staff. Dynamics include *f*, *mf*, and *cresc.*.

Sixth system of musical notation. It features an 8-measure rest in the treble staff. Dynamics include *f*, *mf*, and *cresc.*.

Seventh system of musical notation. It features an 8-measure rest in the treble staff. Dynamics include *p* and *cresc.*.

This page contains seven systems of musical notation for piano. Each system consists of a treble clef staff and a bass clef staff. The music is written in a key signature of two flats (B-flat and E-flat) and a 2/4 time signature. The notation includes various note values (quarter, eighth, and sixteenth notes), rests, slurs, and dynamic markings. The first system begins with a *dim.* (diminuendo) marking, followed by a *p* (piano) marking, then a *cresc.* (crescendo) marking, and finally an *f* (forte) marking. The subsequent systems continue the piece with various melodic and harmonic developments, including some passages with slurs and ties. The notation is clear and well-organized, typical of a standard musical score.

animez jusqu'à la fin



appassionato

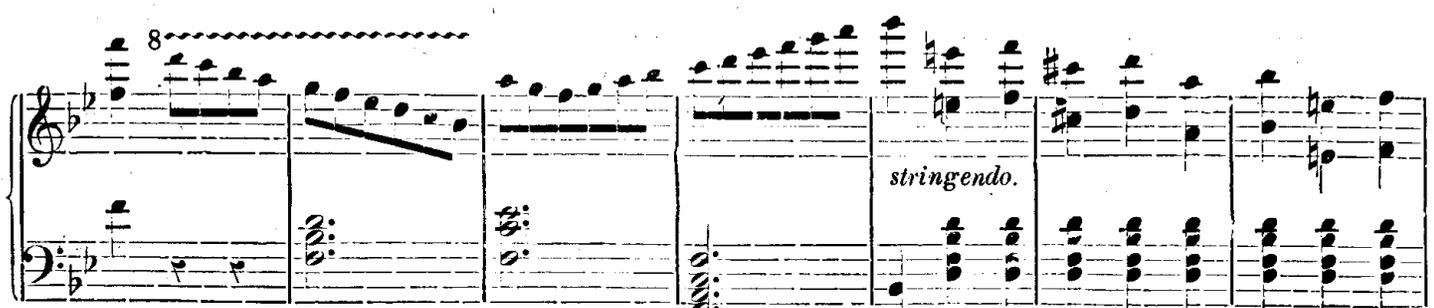


f



ff

8



stringendo.

18



fff

LE DRAME DE ROSMEUR

PREMIERE PARTIE

LE MYSTERE

(Suite)

Mais autant le Landais Myriès était froid, hautain, méchant même dans son réquisitoire, autant le montagnard Ferreix se montrait gai, débonnaire disposé à l'indulgence envers les prévenus, que son collègue et ami tenait *a priori* pour coupables.

Peut-être même l'amitié de ces deux hommes était-elle née du contraste même de leurs caractères, de la diversité de leurs natures ?

Après la mort de sa pupille, Blanche de Pengoaz, M. de Myriès s'était démis de ses fonctions pour vivre en propriétaire sur ces diverses propriétés dont l'une, très importante, située au voisinage de la côte de Paimpol, le retenait pendant presque toute la durée de la belle saison.

Il passait ses hivers sur les bords de la Méditerranée, sauf un mois à Paris, sous le prétexte apparent de surveiller les agissements de son fils Lucien, dont l'existence n'était rien moins que régulière.

Germaine de Pengoaz, généralement escortée d'une institutrice, suivait son tuteur en ses divers séjours. En cette circonstance, l'ancien magistrat et son fils avaient accepté une invitation de M. Ferreix à passer quelques jours près d'eux à Morlaix.

Et comme on était dans la belle saison les dames Ferreix habitaient pendant près de deux mois une élégante villa situé à mi-chemin de Plestin à Saint-Efflam. Au reste, la distance de Paimpol à la grève de Saint-Michel n'est point telle que le déplacement de l'un à l'autre point puisse être tenu pour autre chose qu'une visite de voisinage.

A Morlaix, les voyageurs descendirent dans un grand et bel hôtel, situé sur le coteau supérieur, par delà l'hôpital et dominant, au milieu d'un fort beau parc, la vallée et le merveilleux viaduc du chemin de fer.

Tout aussitôt, Mme Ferreix s'empressa de remplir ses devoirs de maîtresse de maison en installant les messieurs de Myriès dans l'aile la mieux située de l'hôtel.

—Quant à Germaine, dit-elle gaiement, je la remets à la garde de mes filles. La chère petite ne s'en plaindra pas.

Et, de fait, elle ne s'en plaignit pas. Lorsque Dina l'introduisit dans la jolie chambre toute blanche qui prenait jour sur le coteau voilé d'arbres, elle se mit à battre des mains et à sauter de joie. Finalement, elle se jeta au cou de sa belle compagne avec un cri :

—Oh ! Dina, ma chérie, comme je vais être heureuse ici, avec vous !

Ce cri était si bien parti de son cœur que Claudine en fut toute surprise et regarda l'enfant avec une réelle curiosité.

—Tu n'es donc pas heureuse chez toi ? demanda-t-elle avec un sourire qui appelait la confiance.

Mademoiselle de Pengoaz hésita un instant, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit. Mais elle lut tant d'affection dans les beaux yeux noirs qui la considéraient que toute sa méfiance se dissipa d'un seul coup. Pendue aux épaules de sa cousine, elle murmura doucement :

—Eh bien, je serai sincère, ma Dina. Non, je ne suis pas heureuse chez nous. Je voudrais bien que mon tuteur me mit en pension comme Blanche.

Et ses paupières se gonflèrent de larmes qui, malgré

ses efforts pour les contenir, se mirent à couler en perles sur ses joues trop pâles.

Dina avait le cœur serré en l'écoutant. Ses sourcils noirs se fronçaient malgré elle. M. Lucien de Myriès ne s'était pas trompé en parlant de l'antipathie trop visible de la belle fille à son égard. Manifestement, Claudine n'aimait pas les Myriès.

—Pauvre Blanche ! —reprit l'enfant dont les regards se noyèrent dans une indicible mélancolie, —pauvre Blanche ! Je ne l'ai vue que trois fois en ma vie. Elle méritait son nom, elle était plus pâle que moi. Mais elle était bien plus jolie que moi. Quand elle est partie pour Nice, elle m'embrassa comme si elle ne devait plus me revoir. Elle me dit : " Chère petite sœur, on nous a toujours séparées. Dieu sait pourtant que je t'aime bien et que je t'ai toujours aimée ! Demande-lui de me conserver pour toi. "

Ainsi c'étaient de tristes réminiscences qui hantaient l'esprit de cette jeune fille, de cet enfant plutôt, qui, jusqu'alors, n'avait vu le monde et la vie qu'à travers les sombres crêpes du deuil.

Elle allait sans doute continuer ses doléances mêlées de souvenirs, lorsque la porte s'ouvrit et Aliette entra. Aussitôt le babil de la fillette s'arrêta sur ses lèvres. La vue de l'ainée des deux sœurs lui imposait toujours une réserve plus grande.

Alix Ferreix était aussi belle que Claudine, plus belle même aux yeux de ceux qui demandent à la beauté féminine d'exprimer le calme de l'âme, et cette espèce de sérénité qui tient peut-être à l'indolence du caractère. Mais elle semblait moins jolie à ceux qu'éblouissait la flamme ardente des noires prunelles de Dina. Il y avait moins de force et plus de douceur sur les traits aux lignes divinement pures, sous les cheveux d'or embrumés d'Aliette Ferreix.

—Eh bien ! Germaine demanda-t-elle à l'enfant, en l'embrassant de nouveau, es-tu contente d'être revenue ?

Mademoiselle de Pengoaz oublia sa réserve et se jeta dans les bras de la belle aînée blonde.

—J'étais justement en train de dire ma joie à Dina. Et je te répéterai comme à elle que je voudrais bien passer toute ma vie avec vous.

Et comme les deux sœurs se regardaient en souriant, elle ajouta :

—Ah ! vous savez, ce n'est pas pour ce que ça coûterait. La pauvre Blanche m'a laissé une rente bien suffisante puisque j'ai cinq cents francs par mois. Et je ne pense pas que mon tuteur ait jamais dépensé une pareille somme pour mon éducation. D'ailleurs, vous devez le savoir, vous autres, puisque c'est vous qui avez hérité de Blanche.

—Pauvre Blanche ! —soupira Aliette, dont les paupières se mouillèrent comme celles de Germaine, —il me semble la voir encore au dernier voyage qu'elle fit avec nous à Paris. Comme elle était jolie !

—Oh ! oui, elle était jolie, —se récria l'enfant.

—Elle te ressemblait, Aliette, mais elle n'était pas dorée comme toi.

Et, revenant à l'idée qui trottait dans sa petite tête, elle continua avec une touchante insistance :

—Oui, vous devriez me prendre avec vous. J'aime tant votre mère, je serais si heureuse près de vous, je m'ennuie tant là-bas. Mon tuteur n'y mettrait pas

d'obstacle, j'imagine. Je suis même persuadée qu'il serait ravi de se débarrasser de moi.

Elle disait cela avec une moue admirable, sous laquelle on pouvait deviner tout un secret qui ne demandait qu'à s'épancher.

—Mais c'est une idée cela ! appuya Claudine. Pourquoi la chérie ne viendrait-elle pas avec nous ?

Et comme Alix hochait la tête, l'enfant repartit avec plus de conviction encore :

—Je crois que mon tuteur et mon cousin ne demanderont pas mieux. Vous savez d'ailleurs que, s'ils sont venus ici, c'est à cause d'Aliette ? Il y a un grand projet là dessous.

L'ainée des Ferreix devint très rouge, ce qui ne l'empêcha point de rire cependant.

—A cause de moi ? demanda-t-elle. Que veux-tu dire, petite folle ?

—Oh ! tu dois le savoir. Il paraît que Lucien est amoureux fou de toi, et que son père va te demander un mariage.

Un éclat de gaieté sonore interrompit la jeune fille. Les deux sœurs se laissaient aller à leur hilarité.

—A la bonne heure ! reprit Germaine, s'adressant à Alix, —je n'avais peur que d'une chose, c'était que tu consentisses à ce mariage.

—Et ça te ferait de la peine si j'y consentais ?

—Ma foi, oui. —Est-ce que c'est un mari pour toi, monsieur mon cousin ? De quoi a-t-il l'air, je te le demande, avec sa vitre dans l'œil et sa tête raide dans son col, et ses allures d'homme blasé ? Je suis sûre qu'il n'a pas de cœur.

—Oh ? —fit la jolie Aliette, je te trouve dure pour ton cousin. Quel serait donc, à ton avis, le mari qui me conviendrait !

Elle riait encore en posant cette question difficile. Mais Germaine n'en parut pas embarrassée.

—En vérité, ma chérie, je n'y ai jamais pensé. Mais, puisque tu m'interroges, je vais te dire quel genre de mari je choiserais pour toi. Tiens ! par exemple, —un homme très grand, très fort, très brave, comme cet Anglais de l'hôtel à Keravilio.

—Oh ! fi ! —un Anglais ! —Jamais.

—C'est qu'il n'avait pas du tout l'air d'un Anglais, tu sais, malgré sa barbe et son accent —Je l'ai beaucoup regardé, je t'assure, et je l'ai trouvé très beau, très beau. Il avait même un air de distinction que mon cousin n'aura jamais.

Aliette avait rougi derechef. Il était à croire que les qualités reconnues par Germaine en la personne du redoutable insulaire de Keravilio n'avaient pas échappé à son attention. Mais l'orpheline n'avait pas assez la connaissance du cœur humain pour s'apercevoir de ce trouble.

Elle en fut, d'ailleurs, empêchée par une réflexion sans prudence de Dina :

—C'est comme ce monsieur Lebreton, —s'écria la charmante jeune fille. —En voilà un aussi qu'il faut regarder de près pour voir qu'il est très bien !

La conversation pouvait aller loin sur un pareil terrain. Les trois jeunes filles se mirent donc à babiller à leur aise, sans se gêner.

Il va sans dire que l'incident de Keravilio fit tous les frais de l'entretien. Les femmes ont une admiration instinctive de la force et du courage, et il était manifeste, à les entendre, que par leur attitude en face des odieux frères Garmin, Lebreton et Johnson avaient conquis leurs sympathies.

—Quel dommage que ce soit un Anglais ! —soupira Aliette avec un véritable regret dans la voix et dans l'accent.

—Je dis comme toi, —appuya Claudine. Autant qu'un homme me plaît, il suffirait qu'il fût Anglais pour que je l'écartasse sans pitié. Ce n'est pas comme monsieur Lebreton qui justifie bien, lui, le nom qu'il porte. C'est même singulier qu'il porte ce nom-là.

Et les commentaires d'aller leur train, les réflexions de se compléter, de s'ajuster les unes aux autres, avec un luxe de détails, une complaisance de renseignements qui prouvaient l'impression profonde laissée aux cœurs comme aux yeux des jeunes filles par le passage des deux voyageurs.

La cloche sonnant le dîner vint arracher les trois jeunes filles à leur entretien.

Elles descendirent avec la résolution bien arrêtée de donner suite sur le champ à la demande que Germaine leur avait adressée.

—C'est moi qui attacherai le grelot, si vous voulez ? —dit gaiement Dina.

—C'est cela, —fit l'enfant en battant des mains. — Aliette n'aura plus qu'à appuyer le mouvement ; et vous emporterez la position.

Le plan ainsi arrêté, elles firent dans la salle à manger une entrée sensationnelle. M. Ferreix qui adorait ses filles, n'avait rien à leur refuser, et elles le savaient. Il baisa sur le front Germaine comme si elle eût été son enfant, avec cette phrase amicale :

—Sais-tu que tu ne prends pas beaucoup de couleurs à Paimpol, petite ?

A quoi l'enfant, déjà femme et, par conséquent rusée, répliqua, préparant le terrain à la démonstration de ses cousines :

—C'est le contraire, mon oncle. Je prends des couleurs à Paimpol, mais c'est pour les perdre à Paris.

On se mit à table, et comme c'était prévu Aliette fut placée entre de MM. de Myriès père et fils.

L'un et l'autre se départirent envers elle de leur raideur "distinguée," et peu s'en fallut même que Lucien, trop au courant de la galanterie du boulevard, ne se permit à l'adresse de la belle jeune fille de ces compliments équivoques qui frisent le manque de respect.

Mais à sa droite le gommeux avait Dina, toujours implacable et "bouche de fer," selon le qualificatif que lui avait donné son père, dont elle était un peu la préférée. Il sut donc mettre des réserves à sa verve par trop gaillarde et oublieuse des délicatesses du savoir-vivre.

L'entretien fut simplement banal. Il valait mieux qu'il en fût ainsi.

Du moins rendait-il ce service aux deux demoiselles Ferreix de tenir en respect leurs hôtes prompts à verser dans une galanterie que la provoquante simplicité de leurs toilettes aurait pu faire excuser aux regards d'un goujat. Et tout de suite Dina, ouvrant le feu, jeta cette phrase à brûle-pourpoint :

—Savez-vous, M. de Myriès, ce que vous feriez, si vous vouliez être bien aimable ?

—Dites seulement, mademoiselle répliqua l'ancien magistrat avec un regard qui semblait brûler la gorge de la jeune fille à travers l'échancrure de son corsage, —dites seulement, et ce sera fait.

—Donnez-nous Germaine pour toujours, —fit audacieusement la belle brune, à la grande stupeur de ses parents.

Mais cette stupeur n'était point l'indice d'un mécontentement. A peine la réflexion se fut-elle faite en leurs esprits qu'ils appuyèrent chaleureusement la démarche tout à fait inopinée de leur fille.

Contrairement à toutes les prévisions et à toutes les craintes de Germaine de Pengoaz, la proposition parut sourire aux deux Myriès. Toutefois, afin de n'en point laisser voir une joie qui eût pu paraître difficilement explicable, ils soulevèrent, par pure forme, quelques objections, invoquant le dérangement, le surcroît de charges que la présence de leur jeune parente allait certainement occasionner à leurs amis.

—Oh ! mon cher, dit très rondement M. Ferreix à son ami, si c'est là l'unique raison qui t'arrête, je ne l'accepte pas. Du moment que tu ne vois pas d'autre inconvénient à nous céder Germaine, nous la prenons. Entre nous, sans vouloir dénigrer son intérieur, je suis convaincu qu'entre mes deux filles, ta nièce sera beaucoup plus en son milieu qu'auprès de deux célibataires aussi endurcis que vous.

Ce fut la conclusion de l'entretien. Du moment que la cession de Germaine convenait à tout le monde, l'entente était faite.

Aussi, en sortant de table, l'orpheline, folle de joie, sauta-t-elle au cou de ses cousines en les couvrant de baisers.

—Me voilà libre, enfin ! s'écria-t-elle en dansant comme une enfant pour manifester son allégresse. — Vous allez voir maintenant comme les couleurs vont me revenir ! Elles ne me quitteront plus. Je laisse

ma pâleur pour compte à mon cher tuteur et à monsieur son fils.

Et, ce disant, la charmante fillette multipliait les baisers et communiquait sa gaieté aux deux sœurs.

VI

LES RUINES DE ROSMEUR

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événements graves qui avaient eu pour théâtre l'hôtel des frères Garmin à Keravilio. Colman Lebreton et Bertie Johnson s'étaient retrouvés à Saint-Efflam, assis tous deux à la table de l'hôtelier Yves Kerjan

—M. Kerjan, —avait dit Lebreton, en présentant son nouvel ami à l'ancien commis-greffier, —je dois vous faire connaître le motif qui nous amène tous les deux sous votre toit. M. Johnson et moi avons lié connaissance chez MM. Garmin, vos collègues, le soir même du jour où j'ai eu l'avantage de vous parler pour la première fois, et en des circonstances bien faites pour exciter l'intérêt de deux romanciers tels que nous. Car nous sommes deux romanciers, ne vous en déplaise, et nous nous livrons au même genre de travaux, à cette différence près que monsieur écrit ses romans en anglais, tandis que j'écris les miens en français.

L'hôtelier eut un sourire très fin, et répondit avec une exquise urbanité :

—Monsieur, je suis au courant de l'événement et j'ai appris en tous ses détails ce qu'on appelle déjà, avec un peu d'emphase, le drame de Keravilio.

Il ajouta, prévenant avec intention les désirs de ses aimables hôtes :

—En quoi puis-je vous être utile, messieurs ? Car je crois deviner que ce n'est peut-être pas exclusivement à l'hôtelier que vous avez affaire.

Ce fut au tour de Lebreton de sourire. Mais, devenu grave, tout aussitôt il reprit :

—Vous ne vous trompez pas, cher monsieur. C'est à l'homme d'esprit et d'imagination que nous venons demander un service.

—Je me mets à votre entière disposition, messieurs, dans la mesure de mes faibles forces.

—Eh bien ! M. Kerjan, voici le service que nous prenons la liberté de vous demander.

Et Colman, sans recourir à d'autres préambules, expliqua que son ami autant que lui-même avait formé le projet d'écrire un roman dont le point de départ serait le crime mystérieux de Rosmeur, un de ces drames d'intérêt poignant tels que les savait écrire Emile Gaboriau, ce maître incontesté du roman judiciaire.

Ils avaient donc besoin, l'un et l'autre, que les détails les plus précis et les plus circonstanciés leur fussent fournis sur ce crime, et c'étaient ces détails qu'ils venaient demander à Yves Kerjan, le priant, en outre, de les accompagner sur le théâtre même des événements afin que la narration fut accompagnée et corroborée d'une véritable démonstration.

Kerjan eut sur les lèvres ce même sourire plein de finesse que Colman Lebreton y avait déjà remarqué.

—Les renseignements que je puis fournir sont, en vérité, de peu d'importance. Mais puisqu'ils peuvent vous être de quelque utilité, je m'empresse, messieurs, de faire droit à votre demande. Quand vous plairait-il de faire cette promenade à Rosmeur ?

On prit rendez-vous pour le lendemain, et il fut convenu qu'on se rencontrerait au pied même des ruines, sur le route de Lannion.

Deux heures sonnaient lorsque Lebreton et l'Anglais, après avoir, au préalable, congédié leur voiture, virent Yves Kerjan, s'avancer vers eux par le chemin opposé à celui qu'ils avaient suivi. Ils remarquèrent que l'hôtelier de Saint-Efflam venait à pied, lui aussi, alors qu'il aurait dû se servir, lui aussi, de son propre cabriolet.

Leur étonnement dut être manifeste car l'hôtelier crut devoir le faire cesser.

—J'ai loué mes deux voitures à deux touristes, dit-

il... C'est ma seule excuse d'arriver en retard, messieurs.

—En retard ?... se récria Colman, —mais il est impossible d'être plus exact que vous, mon cher monsieur Kerjan.

On ne perdit pas de temps aux compliments de banale urbanité. Kerjan entraînait déjà les deux hommes sous un petit bois de pins qui abritait d'ombre le premier versant du mamelon. Là, il s'arrêta et leur montrant l'herbe rude et verte qui tapissait l'humus rare des roches.

—Voulez-vous que nous nous asseyons ici, —demanda-t-il, —et que je vous raconte tout de suite le peu que je sais, ou bien préférez-vous que nous commençons par visiter les ruines ? C'est à votre choix. Mieux vaudrait peut-être que vous vous rendiez compte des lieux.

—C'est aussi mon avis, —opina gravement l'Anglais Bertie Johnson.

Tous trois se levèrent et guidés par Yves Kerjan s'avancèrent vers les ruines sous le couvert des arbres.

Elles se dressaient, ces ruines, au sommet d'un tertre naturel, amas d'humus, dont la mince couche dissimulait à peine le massif de granit qui fournissait à l'édifice ses fondations.

Quel était l'âge de ces pierres, sur lesquelles le lierre avait accroché son vert manteau ? Personne n'aurait pu le dire. Bien certainement quelques-unes de ces pans de murs avaient sept ou huit siècles d'existence, et sur ces contreforts d'une épaisseur inébranlable, d'autres constructions étaient venues s'étayer, ajoutant à la tour primitive, édifiée dans toute la simplicité d'une architecture barbare, une suite de logis d'une structure disparate et régulièrement primitive.

Cet ensemble de bâtisses irrégulières prenait sur l'horizon des profils fantastiques, presque sinistres. Elles empruntaient à la grandeur même du paysage environnant on ne savait quelle farouche majesté d'où rayonnait à la fois la sublimité et l'horreur.

Tout n'était pas ruines, cependant, dans cet amas de constructions. Une aile entière du château, restaurée à la fin du siècle dernier et aménagée pour une destination plus conforme aux habitudes modernes, avait été occupée jusque dans ces dernières années par les descendants d'une famille qui avait compté de nombreuses illustrations. Yves Kerjan le rappela à ses deux interlocuteurs.

—Cette partie du château, messieurs, expliqua-t-il, —servit de résidence aux deux derniers des Rosmeur de la branche aînée. Leur père, un vieillard plein de noblesse, avait été garde du corps du roi Charles X. Il s'était retiré très jeune encore sur ses terres et y avait élevé ses deux fils, le comte Colomban, qui, devenu lieutenant de vaisseau, donna brusquement sa démission au moment de la mort de son frère, et ce même frère, Paul de Rosmeur, mort de si étrange façon que le bruit d'un suicide courut dans tout le pays.

—Vous les avez connus, monsieur Kerjan ? —questionna Lebreton dont la voix avait eu une intonation douloureuse.

—J'ai connu le cadet, oui, monsieur, —répondit l'hôtelier.

—Et quel est votre avis sur le suicide supposé de ce jeune homme ?

—Mon avis est celui de tout le monde, monsieur. Je crois que Paul de Rosmeur s'est tué ainsi qu'on l'a dit.

—Et, questionnait encore Colman, —a-t-on attribué quelque motif au suicide de ce jeune homme.

L'hôtelier parut hésiter. Puis, tout à coup, comme prenant son parti, il répondit sans s'arrêter à peser ses mots :

—Monsieur, on chercha les motifs, et, cela va sans dire, on en trouva plusieurs ; on en inventa même, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas.

On supposa, d'abord, que la pauvreté, le sentiment de sa déchéance avaient poussé le malheureux jeune homme à cette résolution désespérée.

Quelques uns l'attribuèrent à son humeur bizarre, renfermée. On assura même qu'il était devenu fou à

la suite l'existence d'ermite qu'il menait au milieu de ces ruines tout à fait lugubres, et cette version eut, je le reconnais, beaucoup de vraisemblance.

Enfin, un bruit fort étrange circula, propagé, je ne sais comment, que le pauvre garçon était compromis dans l'histoire du crime accompli ici même pendant son séjour. Le fait est que sa mort suivit de très près la découverte du cadavre de la jeune inconnue retrouvée dans la partie la plus occidentale du bois que nous venons de traverser.—Ce dernier sentiment fut partagé par un assez grand nombre de gens.

Tout en marchant, les trois hommes avaient atteint les douves aux trois quarts comblées de l'ancien château.

Sur sa face septentrionale que ne bordait aucun fossé et qui se présentait sous l'aspect d'une lourde tour carrée regardant la mer qu'elle dominait d'une hauteur de plus de quatre-vingts mètres se développait un terre-plein en pente douce au long duquel se suivaient en arcades ou en contreforts écroulés des restes de substructions démolies dont un archéologue fort expert eût été, sans nul doute, embarrassé d'expliquer l'origine, le caractère et la destination.

Ces débris, si rapprochés que l'on pouvait enjambrer aisément de l'un à l'autre, se prolongeaient comme les grains d'un chapelet jusqu'à l'entrée du petit bois aux pins duquel se mêlaient ici des chênes, des hêtres, des châtaigniers, en un mot de tous les arbres les plus abondants dans la flore du pays de Bretagne.

Kerjan conduisit ses deux compagnons par ce chemin incohérent, et, parvenu à l'extrémité, s'y arrêta.

—Voici, messieurs,—dit-il,—la place la plus exacte où fut trouvé le corps de la jeune fille assassinée. Ainsi que vous pouvez le constater, cette place est visible du chemin qui clôture les terres du château en les bordant sur ce point. J'attire votre attention sur cette particularité.

Et, comme les traits des deux écrivains manifestaient, une véritable impatience d'entendre le récit attendu, l'hôtelier de Saint-Efflam s'assit sur un quartier de pierre et avec un geste circulaire il montra à ses compagnons les blocs environnants.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir, messieurs,—fit-il avec une intonation gaie qui montrait en lui le gamin incorrigible.

Alors, reprenant le récit au point où il l'avait laissé dans sa première entrevue avec Lebreton, il le compléta par des détails et aperçus rétrospectifs.

Au moment où le crime avait été commis, le château avait pour habitants le jeune comte Paul de Rosmeur et une famille de paysans, vieux serviteurs de son père, qui avaient quitté le pays après la mort violente du jeune homme. Chose extraordinaire, celui-ci n'avait rien vu, rien entendu, et les deux vieillards étaient demeurés aussi sourds que lui à tout bruit du dehors. La chose avait paru tellement suspecte aux autorités que Paul de Rosmeur et les deux domestiques avaient été arrêtés dès la première minute de la découverte du crime et conduits à Lannion, où ils avaient subi une détention préventive d'un mois.

Aucune preuve n'ayant pu être fournie contre eux, le parquet de Lannion les avait mis en liberté.

Mais Paul de Rosmeur était rentré chez lui avec la pâleur sur le front et le désespoir dans le cœur. On ne l'en avait plus vu sortir que pour errer douloureusement aux alentours du petit bois, et des passants, de la route l'avaient entendu gémir et pleurer.

D'autres fois, en proie à une exaltation farouche, il s'avancait jusqu'à la pointe la plus abrupte du rocher dominant la vallée qui ne s'arrêtait plus qu'à la mer, et là, des heures entières, il s'absorbait dans la morne contemplation du mobile infini.

Aussi, le bruit fut-il promptement accrédité que le jeune homme devait perdre la raison, et nul ne fut-il surpris à la nouvelle de sa mort subite, tragique même ainsi que l'affirmèrent des pêcheurs de la côte qui, par une sombre nuit d'octobre, entendirent la lugubre détonation d'une arme à feu dans le lugubre silence des ruines.

Un instant le narrateur s'interrompit, et ses regards, en se tournant vers ses auditeurs, rencontrèrent les yeux de Colman Lebreton fixés sur lui avec une ar-

dente curiosité. Ces yeux étaient éclairés d'une si vive flamme que Kerjan ne pût réprimer un tressaillement.

Lebreton s'aperçut-il du trouble qu'il venait de causer ? Sans doute, car il changea tout aussitôt d'attitude et de physionomie.

—Votre récit suffirait à faire un roman, monsieur Kerjan,—dit-il avec une gaieté où l'on sentait la contrainte.—Je ne sais ce que monsieur Johnson pourrait ajouter, mais je sais bien que, pour ma part, je n'y changerai pas un mot.

—C'est beaucoup d'honneur que vous me faites de me parler ainsi, monsieur,—répondit modestement Kerjan.—Je n'ai pourtant pas grand mérite à vous narrer des faits que je me contente de rappeler tels qu'ils se sont passés. Tout le monde, en ce pays, aurait pu vous fournir les mêmes renseignements.

Et, revenant à son récit, il reprit avec une sorte de mélancolie :

—Mais je ne sais, en vérité, pourquoi je vous parle de ce malheureux enfant si injustement soupçonné, et dont la mort ne fut sans doute qu'une de ces coïncidences bizarres qui font rêver le penseur et qu'on n'explique jamais, à moins qu'un indice extérieur ne vienne fournir assez de clarté pour les expliquer trop bien.

—Et vous croyez,—interrogea l'Anglais,—qu'on pourrait trouver quelque indice de ce genre en cette ténébreuse histoire ?

—Je ne dis pas cela, monsieur, fit vivement l'hôtelier.—Je me borne à énoncer une idée générale, une façon d'aphorisme, Je suis un peu radoteur en mon genre.

Kerjan riait en parlant ainsi. Et c'était toujours le même rire malicieux, ironique, plein de sous-entendus.

Lebreton le prit directement à partie, et, d'une voix qui n'essaya même pas de dissimuler son émotion, il demanda :

—Voyons, M. Kerjan, le peu que je sais de vous et les brefs entretiens que j'ai eus avec vous me permettent, dans une certaine mesure, de vous apprécier à votre valeur : vous êtes à la fois un honnête homme et un homme d'esprit.

L'hôtelier essaya de se récrier, plus ému qu'il n'eût voulu le paraître du ton dont ces paroles venaient d'être prononcées et de ces paroles elles-mêmes, sous lesquelles il devinait autre chose que la vulgaire intention de faire un banal compliment. Ses protestations furent interrompues par Lebreton.

—Monsieur,—reprit celui-ci,—je n'entends pas me servir d'une flagornerie quelconque. Etant données les qualités que je me plais à reconnaître en vous, je vous fournirai la meilleure preuve de ma sincérité, et j'espère qu'elle vous suffira pour vous permettre de prendre une décision.

—Je vous dirai donc : M. Kerjan, il y a autre chose que le désir d'écrire un roman dans la curiosité que nous vous manifestons. Pour des raisons que nous vous ferons connaître... plus tard, M. Johnson et moi nous nous intéressons au plus haut degré aux événements que vous nous racontez. Tout un drame de famille dont nous ne connaissons que peu de chose s'est accompli en ce lieu, à une époque où ni l'un ni l'autre de nous deux ne pouvait utilement intervenir. Un grand crime a été commis dont nous soupçonnons seulement les causes et les... auteurs.

—Les auteurs ?—s'écria Kerjan, qui se redressa soudain.—Ho ! ho ! messieurs, savez-vous que l'affaire a été classée sans suite, et que les seuls soupçons de la justice se portèrent—un instant—sur ce malheureux jeune homme dont je n'hésite pas, quant à moi, à proclamer l'innocence.

—Je dis "les auteurs" répéta Lebreton d'une voix grave—car ils furent plusieurs complices dans l'accomplissement de ce crime.

Il y eut un moment de silence pesant, pendant lequel les trois hommes se regardèrent avec des expressions aussi diverses que profondes, oppressés les uns et les autres par des réflexions différentes peut-être mais singulièrement poignantes.

—Messieurs,—dit enfin Kerjan,—je ne veux pas être en reste de loyauté avec vous. Je vous dirai donc que, dès la première heure, je n'ai pas été dupe un seul instant de votre hypothèse d'un roman à écrire

en deux langues différentes. J'ai compris tout de suite que de plus graves raisons vous poussaient à rechercher le concours d'un auxiliaire aussi humble que moi. Par malheur, je ne sais que fort peu de chose du passé. En revanche, depuis que ces événements se sont accomplis, j'ai réfléchi longtemps sur leur caractère leur enchaînement logique et, disons le mot, sur leur merveilleux agencement. Il m'est venu des doutes nombreux auxquels je n'ai pu opposer une certitude définitive.

Pour être absolument sincère, j'ajouterai que ces mêmes événements ne m'offraient pas d'autre intérêt que celui d'une énigme ou d'une charade dont j'eusse cherché le mot. Je n'y songeais plus depuis fort longtemps lorsque la visite de monsieur Lebreton et les incidents de ces derniers jours me les ont remis en mémoire.

N'importe !—Vous m'honorez d'une confiance à laquelle je suis trop sensible pour ne vouloir pas y répondre. Usez donc des faibles moyens que je puis apporter à l'instruction d'une affaire qui vous intéresse. La sympathie ne se commande pas et la mienne vous est acquise.

Ils l'interrogèrent avec un véritable flair de policiers. Ce n'était point, ainsi qu'ils l'avaient dit, une curiosité vulgaire qui les poussait et Kerjan apportait à leur répondre le même soin, le même zèle qu'ils mettaient à l'interroger.

Les premières questions concernèrent la découverte du crime.

L'hôtelier raconta que cette découverte avait été faite au matin, par un pêcheur de Trédrez qui, par hasard, avait mouillé son ancre entre Keravilio et Rosmeur. Cet homme pris de peur, en avait immédiatement donné avis au brigadier de gendarmerie du canton, en ce moment de passage à Trédrez. Le parquet de Lannion avait opéré sa descente le jour même et Yves Kerjan, alors greffier du tribunal de première instance, avait accompagné les magistrats.

Le substitut, un jeune homme, avait procédé avec un soin minutieux aux constatations d'usage. Sur un ordre du procureur de la République, venu de Saint-Brieuc, il avait ordonné l'arrestation des habitants du château, arrestation suivie, comme on le savait, d'une ordonnance de non-lieu deux mois après l'ouverture de l'instruction.

—Et, demanda Lebreton, on ne peut fixer l'identité de la victime ?

—Non, monsieur, répondit très franchement Kerjan. Elle était étrangère au pays. Une hôtelière de Lannion seule affirma que la jeune morte était descendue du train dans la matinée de la veille, le visage caché sous une épaisse voilette, qu'elle avait demandé à déjeuner à part, dans une chambre où, pour plus de discrétion, l'hôtesse l'avait servie elle-même. Puis, la jeune fille—car c'était une jeune fille, l'autopsie l'établit plus tard—était sortie, emportant avec elle un petit sac de voyage qu'elle tenait à la main et qu'on ne retrouva pas.

—Et que résulta-t-il de cette déposition ?

—Il n'en résulta rien. La bonne femme ne put confirmer ses dires. Elle passait depuis longtemps pour avoir la cervelle troublée. L'absence de toute preuve matérielle et de tout autre témoignage, l'impossibilité de déterminer la nature du crime par le genre de mort auquel la pauvre enfant avait succombé et, peut-être, le désir d'étouffer une affaire dans laquelle un des beaux noms du pays se trouvait impliqué, fit promptement abandonner les poursuites.

La morte des ruines, comme la nommèrent les gens du peuple, fut inhumée presque clandestinement, ce qui surprit nombre de personnes. On les fit taire en relâchant le jeune Paul de Rosmeur et ses deux vieux domestiques, et comme la raison du pauvre jeune homme avait sombré dans cette tempête, il fut désormais impossible de faire la lumière au sein de ces ténèbres.

—Il faut pourtant qu'elle se fasse ! prononça Lebreton, les dents serrées.

Il avait passé sur son front une main qu'il ramena couverte de sueur. Kerjan, très grave cette fois répondit :

—Je vous y aiderai de toutes mes forces, monsieur.

—Voyons, intervint l'Anglais, procédons avec méthode. C'est le seul moyen d'enchaîner les détails et d'en extraire la vérité qu'ils renferment. Je crois que sans cela nous ne pouvons que nous attarder sans profit.

Et, montrant l'entrée du petit bois, il dit avec un calme de juge d'instruction :

—Commençons par inspecter les lieux. Et d'abord, M. Kerjan, vous semblent-ils être dans le même état qu'au moment du crime ?

—Oui, monsieur. Il n'y a rien de changé.

—En ce cas, il nous est facile de reconnaître la place. Mesurons d'abord les limites du domaine.

—Voilà où je ne puis vous être d'aucune utilité, messieurs,—fit Kerjan.—Il nous faudrait un plan de la commune.

Lebreton intervint :

—Je crois que nous pourrions nous en passer. J'ai étudié, en effet, la configuration des terres du château, et je puis vous conduire.

L'hôtelier laissa voir une certaine stupéfaction. Il eut dans les yeux cet éclair singulier que Colman y avait déjà surpris quelquefois.

Mais il n'y avait que de l'étonnement et aucune malveillance dans ce regard.—Veuillez considérer, fit-il,—que pour sortir de la place où nous sommes et poursuivre votre chemin vers les terres qui dévalent du côté de la mer, il nous faut nécessairement passer sur l'herbe des pelouses et des prés.

—En effet, appuya l'Anglais,—et comme le corps fut trouvé à la place que nous quittons, comme l'herbe n'offrait aucune trace de pas, on ne pouvait l'avoir apporté que par le chemin que nous avons suivi.

—Voilà précisément la réflexion que j'ai faite, il y a sept ans, et que j'ai voulu vous amener à faire. Il est donc hors de doute, pour vous comme pour moi, que le ou les assassins ont apporté le corps en suivant les fragments de ruines et que, parvenus ici, ils l'ont jeté à la place même où il fut retrouvé. Cela me paraît être l'évidence même.

Sur cette réflexion, les trois hommes se remirent à descendre la pente en tournant autour des ruines. Le bois de pins, interrompu par une vaste pelouse, reprenait sur la droite, remontant vers le nord.

En le suivant pendant cent mètres environ, on arrivait à une faille régulière, une cassure nette et verticale surplombant le sol inférieur d'une hauteur de trente mètres environ.

De cet endroit, l'œil embrassait le panorama de la baie de Saint-Michel, et, en se retournant vers la terre, on voyait la masse imposante des ruines se dresser comme un abri protecteur sur le flanc de l'aile conservée en maison d'habitation.

—Vous pouvez vous assurer, fit encore remarquer Kerjan, que de la maison il est à peu près impossible, de ne pas voir, et, surtout, de ne pas entendre ce qui se passerait dans l'autre partie du petit bois.

—Les juges le remarqueraient sans doute, fit ironiquement Lebreton, lorsqu'ils retinrent prisonnier Paul de Rosmeur.

—Oui, monsieur, répondit mélancoliquement l'hôtelier, et, au premier abord, la logique était pour eux.

—Vous dites "au premier abord" ?

—Sans doute, c'est-à-dire aux regards d'un observateur superficiel. Mais un homme sagace aurait remarqué, lui, d'abord que, si les gens du château étaient les assassins, ils avaient été d'une stupéfiante naïveté en laissant le cadavre sur la place, alors qu'il leur était si facile de le faire disparaître dans quelque trou de la côte ;—ensuite que, s'ils n'étaient point les assassins, ceux qui avaient commis le crime avaient dû l'accomplir ailleurs qu'au voisinage du château.

—Fort habilement raisonné, M. Kerjan. Il est probable que la justice ne vous demanda pas votre avis ?

—Comme vous le dites, monsieur, riposta l'hôtelier sur le même ton d'ironie. Au surplus, comme on ne releva aucune trace de violence sur le corps et que l'autopsie ne fournit aucun indice au médecin légiste, on conclut que cette mort, pour inexplicable quelle fût, n'en était pas moins naturelle.

—Mais, demanda l'Anglais, ne publia-t-on pas le portrait de la victime, son signalement ?

—Oh ! fit Kerjan avec un air un peu railleur, c'est là un honneur qu'on n'accorde guère qu'aux victimes "intéressantes". Or, la pauvre inconnue, malgré le mystère de sa fin tragique, ne pouvait prétendre à passionner l'opinion, qui ne se passionna point d'ailleurs. Et puis, tout ceci se passait en Bretagne, terre de rêveurs taciturnes, où l'on n'est que trop porté à chercher des causes surnaturelles aux plus prosaïques événements. Vous pouvez juger si le "drame de Rosmeur" tarda beaucoup à prendre les dehors d'un événement fantastique et surhumain.

—Si nous visitions la maison ? demanda paisiblement l'Anglais.

—Monsieur, dit Kerjean, pour ce faire il faudrait en avoir les clefs. Or, ces clefs, à moins qu'elles n'aient changé de mains, doivent se trouver entre celles d'Alain Le Braz, le vieux domestique de Paul de Rosmeur demeuré au service du comte Colomban, lequel, depuis dix ans, n'a pas reparu dans le pays. Et, ma foi, je ne saurais vous dire où le vieil homme a porté ses os, ni même s'il est encore de ce monde.

—Nous reviendrons pour cela un de ces jours,—fit Lebreton d'une voix brève.—L'heure de dîner approche, et c'est moi qui régale, à Trédrez.

VII

ALLIANCE

Il était six heures du soir quand les trois hommes arrivèrent à Trédrez.

—L'auberge n'est pas des meilleures,—dit Lebreton à ses deux compagnons, mais nous n'avons pas le choix. Demain nous serons vos hôtes à Saint-Efflam, monsieur Kerjan. En attendant, c'est ici que nous échangerons nos premières réflexions.

Et il désignait une maison d'apparence plus que modeste, en bordure sur la route, mais assez éloignée des autres demeures collées les unes aux autres dans l'unique rue du village. Sur un écriteau de tôle balancé par le vent sous une tringle rouillée se lisait la vieille inscription :

"Donne à boire et à manger".

Quand les trois hommes entrèrent, une vieille femme se leva d'une chaise sur laquelle elle était assise ou plutôt affaisée, et vint saluer ses visiteurs d'un bienveillant "Kenavo". Puis, sans ajouter d'autre parole, elle les conduisit à travers une cuisine carrelée dans un jardin fort bien tenu où, sous une tonnelle de feuillage, une table à trois couverts était déjà dressée.

—Je vois, M. Lebreton,—dit gaiement Kerjan,—que vous aviez pris toutes vos mesures et donné déjà tous vos ordres.

—En effet, monsieur,—répondit Colman,—et puisque vous voulez bien être de nos amis, c'est en ami que j'en use envers vous. Aussi bien l'entretient que nous allons avoir vous prouvera-t-il la confiance que nous mettons en vous.

Kerjan s'inclina en signe de remerciement.

Quand ils se furent installés sous la tonnelle, une jeune fille d'une quinzaine d'années se mit à les servir. Profitant du moment où elle s'éloignait pour aller chercher le potage, Lebreton dit à l'ancien greffier de Lannion :

—Cette vieille femme que vous venez de voir est la dernière survivante des habitants des ruines qui furent impliqués dans les premières poursuites intentées après la découverte du crime. Ne l'aviez-vous pas reconnue, monsieur Kerjan ?

—Ma foi, non,—répondit celui-ci un peu abasourdi.—Et pourtant sept années ne sont pas un délai bien long pour le souvenir.

PIERRE MAEL.

(A suivre)

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—TOURS DE PHYSIQUE AMUSANTS, illustré, 1 beau volume de 192 pages.

2.—LA CLEF DES SONGES, par Mlle Lenormand, 1 beau volume illustré de 152 pages.

3.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

4.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

7.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

8.—L'HYPNOTISME ET LE MAGNETISME. Ouvrage donnant tous les renseignements nécessaires pour devenir magnétiseur. 1 vol. de 160 pages.

POÉSIES

9.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

10.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

11.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 256 pages.

ROMANS

12.—UN CRIME ETRANGE, par le plus grand romancier anglais actuel, Conan Doyle. 1 vol. de 224 pages.

13.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

14.—LES NUITS DE CONSTANTINOPEL (Le sac de cuir), par F. du Boisgobey, magnifique roman de 286 pages.

15.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

16.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

17.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

18.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

19.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

20.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.